

Sénèque

LETTRES A LUCILIUS

**TRADUITES PAR J. BAILLARD
1914**

(Lettres I à XXXI)

Source : B.N.F. / GALLICA, numérisé sous forme d'images.

Texte numérisé par Serge Schoeffert – édition H.DIAZ

[http ://www.spinozaetnous.org](http://www.spinozaetnous.org)

Table des Matières

LETTRE I. - 3	
<i>Sur l'emploi du temps.</i>	3
LETTRE II. - 3	
<i>Des voyages et de la lecture.</i>	3
LETTRE III. - 4	
<i>Du choix des amis.</i>	4
LETTRE IV. - 5	
<i>Sur la crainte de la mort.</i>	5
LETTRE V. - 6	
<i>De la philosophie d'ostentation et de la vraie philosophie. La crainte et l'espérance.</i>	6
LETTRE VI. - 7	
<i>De la véritable amitié.</i>	7
LETTRE VII. - 8	
<i>Fuir la foule. Cruauté des spectacles de gladiateurs.</i>	8
LETTRE VIII. - 9	
<i>Travail du sage sur lui-même. Mépris des biens extérieurs.</i>	9
LETTRE IX. - 11	
<i>Pourquoi le sage se fait des amis.</i>	11
LETTRE X. - 13	
<i>Utilité de la retraite. Vœux et prières des hommes.</i>	13
LETTRE XI. - 14	
<i>Ce que peut la sagesse contre les défauts naturels. Il faut se choisir des modèles.</i>	14
LETTRE XII. - 15	
<i>Avantages de la vieillesse. – Sur la mort volontaire.</i>	15
LETTRE XIII. - 17	
<i>Sur la force d'âme qui convient au sage. – Ne pas trop craindre l'avenir.</i>	17
LETTRE XIV. - 19	
<i>Jusqu'à quel point il faut soigner le corps.</i>	19
LETTRE XV. - 21	
<i>Des exercices du corps. – De la modération dans les désirs.</i>	21
LETTRE XVI. - 22	
<i>Utilité de la philosophie. – La nature et l'opinion.</i>	22
LETTRE XVII. - 23	
<i>Tout quitter pour la philosophie. – Avantages de la pauvreté.</i>	23
LETTRE XVIII. 25	
<i>Les Saturnales à Rome. – Frugalité du sage.</i>	25
LETTRE XIX. - 26	
<i>Quitter les hauts emplois pour le repos.</i>	26
LETTRE XX. - 28	
<i>Même sujet. – Inconstance des hommes.</i>	28
LETTRE XXI. - 29	
<i>Vraie gloire du philosophe. – Éloge d'Épicure.</i>	29
LETTRE XXII. - 31	
<i>Manière de donner les conseils. – Quitter les affaires. – Peur de la mort.</i>	31
LETTRE XXIII. - 33	
<i>La philosophie, source des véritables jouissances.</i>	33
LETTRE XXIV. - 34	
<i>Craintes de l'avenir et de la mort. – Suicides par dégoût de la vie.</i>	34
LETTRE XXV. - 37	
<i>Dangers de la solitude. – Se choisir un modèle de vie.</i>	37
LETTRE XXVI. - 38	
<i>Éloge de la vieillesse.</i>	38
LETTRE XXVII. - 39	
<i>Il n'est de bonheur que dans la vertu. – Ridicules de Sabinus.</i>	39
LETTRE XXVIII. - 40	
<i>Inutilité des voyages pour guérir l'esprit.</i>	40
LETTRE XXIX. - 41	
<i>Des avis indiscrets. – Que le sage plaise à lui-même, non à la foule.</i>	41
LETTRE XXX. - 43	
<i>Attendre la mort de pied ferme, à l'exemple de Bassus.</i>	43
LETTRE XXXI. - 45	
<i>Dédaigner les vœux même de nos amis et l'opinion du vulgaire.</i>	45

LETTRE I.

Sur l'emploi du temps.

Suis ton plan, cher Lucilius ; reprends possession de toi-même : le temps qui jusqu'ici t'était ravi, ou dérobé, ou que tu laissais perdre, recueille et ménage-le. Persuade-toi que la chose a lieu comme je te l'écris : il est des heures qu'on nous enlève par force, d'autres par surprise, d'autres coulent de nos mains. Or la plus honteuse perte est celle qui vient de négligence ; et, si tu y prends garde, la plus grande part de la vie se passe à mal faire, une grande à ne rien faire, le tout à faire autre chose que ce qu'on devrait. Montre-moi un homme qui mette au temps le moindre prix, qui sache ce que vaut un jour, qui comprenne que chaque jour il meurt en détail ! Car c'est notre erreur de ne voir la mort que devant nous : en grande partie déjà on l'a laissée derrière ; tout l'espace franchi est à elle.

Persiste donc, ami, à faire ce que tu me mandes : sois complètement maître de toutes tes heures. Tu dépendras moins de demain, si tu t'assures bien d'aujourd'hui. Tandis qu'on l'ajourne, la vie passe. Cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est notre bien. C'est la seule chose, fugitive et glissante, dont la nature nous livre la propriété ; et nous en dépossède qui veut. Mais telle est la folie humaine : le don le plus mince et le plus futile, dont la perte au moins se répare, on veut bien se croire obligé pour l'avoir obtenu ; et nul ne se juge redevable du temps qu'on lui donne, de ce seul trésor que la meilleure volonté ne peut rendre.

Tu demanderas peut-être comment je fais, moi qui t'adresse ces beaux préceptes. Je l'avouerai franchement : je fais comme un homme de grand luxe, mais qui a de l'ordre ; je tiens note de ma dépense. Je ne puis me flatter de ne rien perdre ; mais ce que je perds, et le pourquoi et le comment, je puis le dire, je puis rendre compte de ma gêne. Puis il m'arrive comme à la plupart des gens ruinés sans que ce soit leur faute : chacun les excuse, personne ne les aide. Mais quoi ! je n'estime point pauvre l'homme qui, si peu qu'il lui demeure, est content. Pourtant j'aime mieux te voir veiller sur ton bien, et le moment est bon pour commencer. Comme l'ont en effet jugé nos pères : ménager le fond du vase, c'est s'y prendre tard. Car la partie qui reste la dernière est non-seulement la moindre, mais la pire.

LETTRE II.

Des voyages et de la lecture.

Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien espérer de toi. Tu ne cours pas ça et là, et ne te jettes pas dans l'agitation des déplacements. Cette mobilité est d'un esprit malade. Le premier signe, selon moi, d'une âme bien réglée, est de se figer, de séjourner avec soi. Or prends-y garde : la lecture d'une foule d'auteurs et d'ouvrages de tout genre pourrait tenir du caprice et de l'inconstance. Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te soient fidèles. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes et pas un ami. Même chose arrive nécessairement à qui néglige de lier commerce avec un auteur favori pour jeter en courant un coup d'œil rapide sur tous à la fois. La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt que prise. Rien n'entrave une guérison comme de changer sans cesse de remèdes ; on n'arrive point à cicatriser une plaie où les appareils ne sont qu'essayés ; on ne fortifie pas un arbuste

par de fréquentes transplantations. Il n'est chose si utile qui puisse l'être en passant. La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu aurais, c'est assez d'avoir ceux que tu peux lire. « Mais j'aime à feuilleter tantôt l'un, tantôt l'autre. » C'est le fait d'un estomac affadi, de ne goûter qu'un peu de tout : ces aliments divers et qui se combattent l'encrassent ; ils ne nourrissent point. Lis donc habituellement les livres les plus estimés ; et si parfois tu en prends d'autres, comme distraction, par fantaisie, reviens vite aux premiers. Fais chaque jour provision de quelque arme contre la pauvreté, contre la mort, contre tous les autres fléaux ; et de plusieurs pages parcourues, choisis une pensée pour la bien digérer ce jour-là. C'est aussi ce que je fais : dans la foule des choses que j'ai lues, je m'empare d'un trait unique. Voici mon butin d'aujourd'hui, c'est chez Épicure que je l'ai trouvé ; car j'ai coutume aussi de mettre le pied dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur : « La belle chose, s'écrie-t-il, que le contentement dans la pauvreté ! » Mais il n'y a plus pauvreté, s'il y a contentement. Ce n'est point d'avoir peu, c'est de désirer plus, qu'on est pauvre. Qu'importe combien cet homme a dans ses coffres, combien dans ses greniers, ce qu'il engraisse de troupeaux, ce qu'il touche d'intérêts, s'il dévore en espoir le bien d'autrui, s'il suppose non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il voudrait acquérir ! « Quelle est la mesure de la richesse ? » diras-tu. D'abord le nécessaire, ensuite ce dont on se contente.

LETTRE III.

Du choix des amis.

Tu as chargé de lettres pour moi, à ce que tu m'écris, un de tes amis. Puis tu me préviens de ne pas lui communiquer tout ce qui te touche, attendu que toi-même n'es point dans l'habitude de le faire. Ainsi, dans la même lettre, tu le reconnais pour ami et tu le désavoues. Ainsi ce mot, par où tu débutes, était une formule banale : tu disais mon ami, comme on dit l'honorable homme de tout candidat possible, comme le passant, dont le nom ne nous revient pas, est salué par nous du titre de maître. Pour cela passe. Mais si tu tiens pour ami l'homme en qui tu n'as pas autant de foi qu'en toi-même, ton erreur est grave et tu connais peu le grand caractère de la véritable amitié. Délibère sur tout avec l'homme de ton choix, mais sur lui-même au moment de choisir. Ami, sois confiant ; avant d'être ami, sois juge. Or ils prennent au rebours et intervertissent leurs devoirs ceux qui, contrairement aux préceptes de Théophraste, n'examinent qu'après s'être attachés et se détachent après l'examen. Réfléchis longtemps sur l'adoption d'un ami ; une fois décidé, ouvre toute ton âme pour le recevoir ; parle aussi hardiment devant lui qu'à toi-même. Vis en sorte que tu n'aies rien à t'avouer qui ne puisse l'être même à ton ennemi ; mais comme il survient de ces choses que l'usage est de tenir cachées, avec ton ami du moins que tous tes soucis, toutes tes pensées soient en commun. Le juger discret sera l'obliger à l'être. Certaines gens ont enseigné à les tromper en craignant qu'on ne les trompât, et donné par leurs soupçons le droit de les trahir. Eh ! pourquoi donc des réticences devant un ami ? Pourquoi près de lui ne me croirai-je pas seul ?

Ce qui ne doit se confier qu'à l'amitié, certains hommes le content à tout venant ; toute oreille leur est bonne pour y décharger le secret qui les brûle ; d'autres en revanche redouteraient pour confidents jusqu'à ceux qu'ils chérissent le plus, et, s'il se pouvait, ne se fieraient pas à eux-mêmes : ils refoulent au plus profond de leur âme leurs moindres secrets. Fuyons ces deux excès ; car c'en est un de se livrer à tous, comme de ne se livrer à personne : seulement le premier me paraît plus honorable, le second plus sûr.

De même il faut blâmer tout ensemble et une mobilité toujours inquiète et une continuelle inaction. L'amour du tracas n'est point de l'activité, c'est une fièvre, un vagabondage d'esprit ; comme le repos n'est point cet état qui juge tout mouvement un supplice : il y a là énervement et marasme. Voici là-dessus ce que j'ai lu dans Pomponius, je le livre à tes réflexions : « Il y a des gens qui se sont tellement réfugiés dans les ténèbres que tout leur paraît trouble au grand jour. » Il faut entremêler les deux choses : l'homme oisif doit aussi agir et l'homme agissant se reposer. Consulte la nature, elle te dira qu'elle a créé le jour et la nuit.

LETTRE IV.

Sur la crainte de la mort.

Persévère dans ta voie, et hâte-toi de toutes tes forces pour jouir plus longtemps de l'heureuse réforme d'une âme rendue à la paix. C'est jouir déjà sans doute que de travailler à cette réforme et à cette paix ; mais bien autre est la volupté qu'on éprouve à contempler son âme pure de toute tache et resplendissante. Il te souvient, n'est-ce pas, quelle joie tu ressentis lorsqu'ayant quitté la prétexte tu pris la toge virile et fus mené en pompe au forum : attends-toi à mieux pour le jour où, dépouillant toute marque de l'enfance morale, tu seras inscrit par la philosophie au rang des hommes. Nous ne sommes plus jeunes, mais, chose plus triste, nos âmes le sont toujours ; et, ce qui est pire, sous l'air imposant du vieil âge nous gardons les défauts de la jeunesse et non de la jeunesse seulement, mais de l'enfance même : la première s'effraye de peu, la seconde de ce qui n'est pas ; nous, de l'un et de l'autre. Fais seulement un pas, et tu reconnaîtras qu'il est des choses d'autant moins à craindre qu'elles effrayent davantage. Il n'est jamais grand le mal qui termine tous les autres. La mort vient à toi ? Il faudrait la craindre, si elle pouvait séjourner en toi ; nécessairement ou elle n'arrive point, ou c'est un éclair qui passe. « Il est difficile, dis-tu, d'amener notre âme au mépris de la vie. » Eh ! vois quels frivoles motifs inspirent quelquefois ce mépris ! Un amant court se pendre à la porte de sa maîtresse ; un serviteur se précipite d'un toit pour ne plus ouïr les reproches emportés d'un maître ; un esclave fugitif, de peur d'être ramené, se plonge un glaive dans le sein. Douteras-tu que le vrai courage ne fasse ce que fait l'excès de la peur ? Nul ne saurait vivre en sécurité, s'il songe trop à vivre longtemps, s'il compte parmi les grandes félicités de voir une nombreuse série de consuls. Que tes méditations journalières tendent à quitter sans regret cette vie que tant d'hommes embrassent et saisissent, comme le malheureux qu'entraîne un torrent s'accroche aux ronces et aux pointes des rochers. La plupart flottent misérablement entre les terreurs de la mort et les tourments de l'existence ; ils ne veulent plus vivre et ne savent point mourir. Veux-tu que la vie te soit douce ? Ne sois plus inquiet de la voir finir. La possession ne plaît qu'autant qu'on s'est préparé d'avance à la perte. Or quelle perte plus facile à souffrir que celle qui ne se regrette point ? Exhorte donc, endurcis ton âme contre tous les accidents, possibles même chez les maîtres du monde. L'arrêt de mort de Pompée fut porté par un roi pupille et par un eunuque ; celui de Crassus par l'insolente cruauté d'un Parthe. Caligula commande, et Lépide présente la tête au glaive du tribun Dexter ; lui-même tendra la sienne à Chéréas. Jamais la Fortune n'élève un homme tellement haut qu'elle ne le menace d'autant de maux qu'elle l'a mis à portée d'en faire. Défie-toi du calme présent : un instant bouleverse la mer : le même jour, là même où ils se jouaient, les vaisseaux s'engloutissent. Songe qu'un brigand, qu'un ennemi te peut mettre l'épée sur la gorge, qu'à défaut des puissants de la terre, le dernier esclave a sur toi droit de vie et de

mort. En effet, qui méprise sa vie est maître de la tienne. Parcoure la liste de ceux qui périrent par embûches domestiques, par force ouverte ou trahison, tu verras que la colère des esclaves n'a pas fait moins de victimes que celle des rois. Que t'importe, ô homme ! le plus ou le moins de puissance de celui que tu crains, quand, le mal que tu crains, tout autre le peut faire ? « Mais, si le hasard te jette aux mains de tes ennemis, le vainqueur te fera conduire ... » Eh ! certes, où tu vas. Pourquoi t'abuser toi-même et reconnaître seulement ici la fatalité que tu subis depuis longtemps ? Entends-moi bien : du jour où tu es né, c'est à la mort que tu marches. Voilà quelle sorte de pensées il faut rouler dans son esprit, si l'on veut attendre en paix cette heure dernière dont la frayeur trouble toutes les autres.

Mais pour terminer ma lettre, écoute la maxime qui m'a plu aujourd'hui (encore une fleur dérobée aux jardins d'autrui) : « C'est une grande fortune que la pauvreté réglée sur la loi de la nature. » Or cette loi, sais-tu à quoi elle borne nos besoins ? à ne point pâtir de la faim, de la soif, du froid. Pour chasser la faim et la soif, il n'est pas nécessaire d'assiéger un seuil orgueilleux, ni d'endurer un écrasant dédain, ou une politesse insultante, il n'est pas nécessaire de s'aventurer sur les mers ni de suivre les camps. Aisément on se procure ce que la nature réclame : la chose est à notre portée ; c'est pour le superflu que l'on sue, c'est le superflu qui nous use sous la toge, qui nous condamne à vieillir sous la tente, qui nous envoie échouer aux côtes étrangères. Et l'on a sous la main ce qui suffit ! Qui s'accommode de sa pauvreté est riche.

LETTRE V.

De la philosophie d'ostentation et de la vraie philosophie. La crainte et l'espérance.

Opiniâtement livré à l'étude et laissant tout le reste, tu ne travailles qu'à te rendre chaque jour meilleur ; je t'en approuve et je m'en réjouis. Je ne t'exhorte pas à persévérer, je fais plus, je t'en prie. Mais écoute un avis : n'imité point ces hommes moins curieux de faire des progrès que du bruit ; que rien dans ton extérieur ou ton genre de vie n'appelle sur toi les yeux. Étaler une mise repoussante, une chevelure en désordre, une barbe négligée, déclarer la guerre à l'argenterie, établir son lit sur la dure, courir enfin après un nom par les voies les moins naturelles, fuis tout cela. Ce titre de philosophe, si modestement qu'on le porte, est bien assez impopulaire ; que sera-ce si nos habitudes nous retranchent tout d'abord du reste des hommes ? Je veux au dedans dissemblance complète : au dehors soyons comme tout le monde. Point de toge brillante, ni sordide non plus. Sans posséder d'argenterie où l'or massif serpente en ciselure, ne croyons pas que ce soit-preuve de frugalité que de n'avoir ni or ni argent chez soi. Ayons des façons d'être meilleures que celles de la foule, mais non pas tout autres ; sinon, nous allons faire fuir et nous aliéner ceux que nous prétendons réformer. Nous serons cause en outre que nos partisans ne voudront nous imiter en rien, de peur d'avoir à nous imiter en tout. La philosophie a pour principe et pour drapeau le sens commun, l'amour de nos semblables ; nous démentirons cette devise si nous faisons divorce avec les humains. Prenons garde, en cherchant l'admiration, de tomber dans le ridicule et l'odieux. N'est-il pas vrai que notre but est de vivre selon la nature ? Or il est contre la nature de s'imposer des tortures physiques, d'avoir horreur de la plus simple toilette, d'affectionner la malpropreté et des mets, non-seulement grossiers, mais qui répugnent au goût et à la vue. De même que rechercher les délicatesses de la table s'appelle sensualité, fuir des jouissances tout ordinaires et peu coûteuses est de la folie. La philosophie veut qu'on soit tempérant, non bourreau de soi-même ; et la tempérance n'exclut pas un certain apprêt. Voici où j'aime que l'on s'arrête : je voudrais un

milieu entre la vertu parfaite et les murs du siècle, et que chacun, tout en nous voyant plus haut que soi, se reconnût en nous. « Qu'est-ce à dire ? Feron-nous donc comme tous les autres ? Point de différence de nous au vulgaire ? » Il y en aura certes une grande ; et qui nous examinera de près la sentira bien. Si l'on entre chez nous, que l'admiration soit plutôt pour le maître que pour les meubles. Il y a de la grandeur à se servir d'argile comme on se servirait d'argenterie ; il n'y en a pas moins à se servir d'argenterie comme si c'était de l'argile. C'est faiblesse d'âme de ne pouvoir supporter les richesses.

Mais pour te faire participer encore à la petite aubaine de ce jour, j'ai lu chez Hécaton, l'un des nôtres, que la mort des désirs profite aussi comme remède de la peur. « Tu cesseras de craindre, dit-il, si tu as cessé d'espérer. » Tu demandes comment deux choses si opposées peuvent aller ensemble ? Eh bien, oui, cher Lucilius, en apparence divisées, elles sont étroitement unies. Tout comme la même chaîne attache le soldat à son prisonnier, ainsi ces affections si dissemblables marchent de compagnie : après l'espérance la crainte. Je ne m'étonne pas qu'il en aille ainsi : toutes deux sont filles de l'incertitude, toutes deux en attente ; en souci de ce qui adviendra. Mais ce qui surtout les fait naître, c'est qu'on ne s'arrange pas du présent, c'est qu'on lance bien au loin ses pensées dans l'avenir. Ainsi la prévoyance, l'un de nos plus grands biens sur cette terre, s'est tournée en mal. L'animal voit le danger et le fuit ; le danger s'éloigne, sa sécurité renaît : nous, l'avenir nous torture en même temps que le passé. Que de choses salutaires à l'homme sont pour l'homme des poisons ! Sa mémoire lui ramène les angoisses de la peur, sa prévoyance les anticipe. Nul n'a assez des misères du présent.

LETTRE VI.

De la véritable amitié.

Je sens, Lucilius, non-seulement que je m'amende, mais que je me transforme. Je n'ose garantir ni espérer que je n'ai plus rien à changer en moi. Qui suis-je pour qu'il n'y reste plus nombre de penchants à contenir, à affaiblir, à fortifier ? c'est même une preuve de son heureuse métamorphose que notre âme découvre en soi des défauts qu'elle ne se savait point encore. Il est des malades que l'on félicite de bien connaître leur mal. Que je voudrais faire passer en toi le changement subit que j'éprouve ! Alors je commencerais à prendre une confiance plus ferme en notre amitié, cette amitié vraie, que ni espoir, ni crainte, ni vue d'intérêt privé ne peuvent rompre, cette amitié qui ne meurt qu'avec l'homme et pour laquelle l'homme sait mourir. Je te citerais bien des gens chez qui les amis n'ont point manqué, mais bien l'amitié. Pareille chose ne peut arriver aux âmes qu'associe la passion de l'honnête et qu'un même vouloir entraîne. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Elles savent qu'entre elles tout est commun, les malheurs plus que tout le reste. Tu ne peux mesurer en idée ce que chaque jour m'apporte de progrès visibles pour moi.

Tu vas me dire de t'envoyer aussi cette recette dont l'épreuve m'a été si efficace. Oui vraiment, j'aspire à verser mon trésor tout entier dans ton âme ; et si je me réjouis d'apprendre, c'est pour enseigner ; et nulle découverte ne me charmerait, quelque précieuse et salutaire quelle fût, si je la devais garder pour moi seul. Que la sagesse me soit donnée à condition de la renfermer en moi et de ne pas révéler ses oracles, je la refuserais. Toute jouissance qui n'est point partagée perd sa douceur. Je t'enverrai donc les livres mêmes ; et pour que tu n'aies pas trop de peine à y chercher ça et là ce qui doit te servir, j'y ferai des remarques qui te mèneront incontinent aux endroits que j'approuve et que j'admire. Mais nous parler de vive voix et vivre ensemble te profitera plus qu'un discours écrit. Viens voir par toi-même, il le faut, d'abord parce qu'on en croit bien plus ses yeux que ses oreilles ;

ensuite la voie du précepte est longue, celle de l'exemple courte et efficace. Cléanthe n'eût pas si bien reproduit Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre. Il fut le témoin de sa vie, il en pénétra les secrets détails, il observa si sa morale servait de règle à sa conduite. Platon, Aristote et tous ces chefs futurs de sectes opposées recueillirent plus de fruit des mœurs de Socrate que de ses discours. Métrodore, Hermachus et Polyænos sortirent grands hommes moins de l'école d'Épicure que de son intimité. Mais si je te presse de venir, ce n'est pas pour tes progrès seuls, c'est aussi pour les miens : le profit sera grand et réciproque entre nous.

En attendant, comme je te dois mon petit tribut quotidien, voici ce qui m'a aujourd'hui charmé dans Hécaton : « Tu demande quels progrès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même. » C'est un grand pas : Hécaton ne sera plus seul. Un tel homme, sois-en sûr, est l'ami de tous les hommes.

LETTRE VII.

Fuir la foule. Cruauté des spectacles de gladiateurs.

Tu me demandes ce que tu dois principalement éviter ? – La foule. Tu ne peux encore t'y livrer impunément. Moi, pour mon compte, j'avouerai ma faiblesse. Jamais je ne rentre chez moi tel que j'en suis sorti. Toujours quelque trouble que j'avais assoupi en moi se réveille, quelque tentation chassée reparaît. Ce qu'éprouvent ces malades réduits par un long état de faiblesse à ne pouvoir sans accident quitter le logis, nous arrive à nous de qui l'âme est convalescente d'une longue maladie. Il n'est pas bon de se répandre dans une nombreuse société. Là tout nous prêche le vice, ou nous l'imprime, ou à notre insu nous entache. Et plus nos liaisons s'étendent, plus le danger se multiplie. Mais rien n'est funeste à la morale comme l'habitude des spectacles. C'est là que les vices nous surprennent plus aisément par l'attrait du plaisir. Que penses-tu que je veuille dire ? que j'en sors plus attaché à l'argent, à l'ambition, à la mollesse, ajoute même plus cruel et plus inhumain pour avoir été au milieu des hommes. Le hasard vient de me conduire au spectacle de midi : je m'attendais à des jeux, à des facéties, à quelque délassement qui repose les yeux du sang humain. Loin de là : tous les combats précédents avaient été pure clémence. Cette fois, plus de badinage : c'est l'homicide dans sa crudité. Le corps n'a rien pour se couvrir ; il est tout entier exposé aux coups, et pas un ne porte à faux. La foule préfère cela aux gladiateurs ordinaires et même extraordinaires. Et n'a-t-elle pas raison ? ni casque ni bouclier qui repousse le fer. À quoi servent ces armures, cette escrime, toutes ces ruses ? à marchander avec la mort. Le matin c'est aux lions et aux ours qu'on livre des hommes ; à midi, c'est aux spectateurs. On met aux prises ceux qui ont tué avec d'autres qui les tueront, et tout vainqueur est réservé pour une nouvelle boucherie. L'issue de la lutte est la mort ; le fer et le feu font la besogne. Cela, pour occuper les intermèdes. « Mais cet homme-ci a commis un vol ! – Eh bien, il mérite le gibet. – C'est un assassin ! – Tout assassin doit subir la peine du talion. Mais toi qu'as-tu fait, malheureux, qui te condamne à un tel spectacle ? – Les fouets ! le feu ! la mort ! s'écrie-t-on. En voilà un qui s'enferme trop mollement, qui tombe avec peu de fermeté, qui meurt de mauvaise grâce ! » – Le fouet les renvoie aux blessures ; et des deux côtés ces poitrines nues doivent d'elles-mêmes s'offrir aux coups. Le spectacle est-il suspendu ? Par passe-temps qu'on égorge encore, pour ne pas être à ne rien faire.

Romains ! ne sentez-vous donc pas que l'exemple du mal retombe sur ceux qui le donnent ? Rendez grâce aux dieux immortels : ils vous laissent enseigner la cruauté à celui qui ne peut l'apprendre.

Il faut sauver de l'influence populaire un esprit trop tendre encore et peu ferme dans la bonne voie : aisément il passe du côté de la foule. Socrate, Caton, Lélius eussent pu voir leur vertu entraînée par le torrent de la corruption ; et nous, encore en pleine lutte contre nos penchants déréglés, nous saurions soutenir le choc des vices qui viennent à nous en si grande compagnie ! Un seul exemple de prodigalité ou de lésine fait beaucoup de mal ; un commensal aux goûts raffinés peu à peu nous effémine et nous amollit ; le voisinage d'un riche irrite la cupidité ; la rouille de l'envie se communique par le contact au cœur le plus net et le plus franc ; que penses-tu qu'il arrive de tes mœurs en butte aux assauts de tout un peuple ? Forcément tu seras son imitateur ou son ennemi. Double écueil qu'il faut éviter : ne point ressembler aux méchants parce qu'ils sont le grand nombre, ne point haïr le grand nombre parce qu'il diffère de nous. Recueille-toi en toi-même, autant que possible ; fréquente ceux qui te rendront meilleur, reçois ceux que tu peux rendre tels. Il y a ici réciprocité, et l'on n'enseigne pas qu'on ne s'instruise. Garde qu'une vaine gloriole de publicité n'entraîne ton talent à se produire devant un auditoire peu digne, pour y lire ou pour disserter, ce que je te laisserais faire si tu avais pour ce peuple-là quelque denrée de son goût. Mais aucun ne te comprendrait, hormis peut-être un ou deux par hasard ; encore faudrait-il les former toi-même, les élever à te comprendre. « Et pour qui donc ai-je tant appris ? » – N'aie point peur que ta peine soit perdue : tu as appris pour toi.

Mais pour ne pas profiter seul de ce que j'ai appris aujourd'hui, je te ferai part de ce que j'ai trouvé : ce sont trois belles paroles à peu près sur ce même sujet ; l'une payera la dette de ce jour, tu prendras les deux autres comme avance. Démocrite a dit : « Un seul homme est pour moi le public, et le public un seul homme. » J'approuve encore, quel qu'en soit l'auteur, car on n'est pas d'accord sur ce point, la réponse d'un artiste auquel on demandait pourquoi il soignait tant des ouvrages que si peu d'hommes seraient appelés à connaître : « C'est assez de peu, assez d'un, assez de pas un. » Le troisième mot, non moins remarquable, est d'Épicure ; il écrivait à l'un de ses compagnons d'études : « Ceci n'est pas pour la multitude, mais pour toi, car nous sommes l'un pour l'autre un assez grand théâtre. » Garde cela, Lucilius, au plus profond de ton âme, et tu dédaigneras ce chatouillement qu'excite la louange sortant de plusieurs bouches. La foule t'applaudit ! Eh ! qu'as-tu à te complaire si tu es de ces hommes que la foule comprend ? C'est au dedans de toi que tes mérites doivent briller.

LETTRE VIII.

Travail du sage sur lui-même. Mépris des biens extérieurs.

Quand je te presse de fuir le monde pour la retraite, et de te borner au témoignage de ta conscience, tu me dis : « Que deviennent vos grands préceptes qui veulent que la mort nous trouve en action ? » Quoi ! jusqu'ici te semblé-je inoccupé ? Je ne me suis séquestré, je n'ai fermé ma porte que pour être utile à un plus grand nombre. Aucun de mes jours ne s'écoule à rien faire ; mes études prennent une portion de mes nuits ; je succombe au sommeil plutôt que je ne m'y livre, et quand mes paupières, lasses de veiller, s'affaissent, je les retiens encore au travail. J'ai dit adieu tout à la fois aux hommes et aux affaires, à commencer par les miennes. C'est au profit de la postérité que je travaille ; c'est pour elle que je rédige quelques utiles leçons, quelques salutaires avertissements, comme

autant de recettes précieuses que je confie au papier, pour en avoir éprouvé la vertu sur mes propres plaies : car, si la guérison n'a pas été complète, le mal a cessé de s'étendre. Le droit chemin, que j'ai connu tard et lorsque j'étais las d'errer, je l'indique aux autres ; je leur crie : Évitez tout ce qui séduit le vulgaire, tout ce que le hasard dispense. Tenez tous ses dons pour suspects et tremblez d'y toucher. L'habitant des bois ou de l'onde se laisse prendre à l'appât qui l'allèche. Les présents de la fortune, comme vous les appelez, sont ses pièges. Qui veut vivre à l'abri de ses coups devra fuir au plus loin la glu perfide de ses faveurs. Car ici, trop malheureuses dupes, nous croyons prendre, et nous sommes pris. Cette course rapide vous mène aux abîmes ; cette éminente position a pour terme la chute ; et s'arrêter n'est plus possible, dès qu'une fois l'on cède au vertige de la prospérité. Ou jouis au moins de tes actes, ou jouis de toi-même. Ainsi la fortune ne culbute point l'homme ; elle le courbe et le froisse seulement.

Un plan de vie aussi profitable au physique qu'au moral et qu'il faut garder, c'est de n'avoir de complaisance pour le corps que ce qui suffit pour la santé. Il le faut durement traiter, de peur qu'il n'obéisse mal à l'esprit ; le manger doit seulement apaiser la faim, le boire éteindre la soif, le vêtement garantir du froid, le logement abriter contre l'inclémence des saisons. Qu'il soit construit de gazon ou de marbre étranger de nuances diverses, il n'importe : sachez tous qu'on est aussi bien à couvert sous le chaume que sous l'or. Méprisez toutes ces laborieuses superfluités qu'on appelle ornements et décorations : dites-vous bien que dans l'homme rien n'est admirable que l'âme, que pour une âme grande rien n'est grand.

Si je me parle ainsi à moi et à la postérité, ne te semblé-je pas plus utile que si j'allais au forum cautionner quelqu'un sur sa demande, apposer mon sceau sur des tablettes testamentaires, ou dans le sénat appuyer un candidat de la voix et du geste ? Crois-moi : tels qui paraissent ne rien faire font plus que bien d'autres : ils sont ouvriers de la terre et du ciel tout ensemble.

Mais il faut finir et, selon mon engagement, payer pour cette lettre. Ce ne sera pas de mon cru : c'est encore Épicure que je feuillette et où j'ai lu aujourd'hui cette maxime : « Fais-toi l'esclave de la philosophie, pour jouir d'une vraie indépendance. » Elle n'ajourne pas celui qui se soumet, qui se livre à elle. Il est tout d'abord affranchi ; car l'obéissance à la philosophie c'est la liberté. Peut-être veux-tu savoir pourquoi je cite tant d'heureux emprunts d'Épicure plutôt que des nôtres ? Et pourquoi toi-même les attribuerais-tu à Épicure plutôt qu'au domaine public ? Que de choses, chez les poètes, que les philosophes ont dites ou devaient dire ! Sans toucher aux tragiques ou aux drames romains, car ce dernier genre comporte aussi quelque gravité et tient le milieu entre le comique et le tragique, combien de vers et des plus éloquents dans les mimes où ils sont perdus ! Combien de mots de Publius, dignes non de bateleurs déchaussés, mais de tragédiens en cothurne ! Voici un de ses vers qui appartient à la philosophie et au point même touché tout à l'heure : il nie que les dons du hasard doivent être comptés comme à nous :

C'est au sort qu'appartient ce qu'obtinrent tes vœux.

Tu l'as dit en un vers beaucoup meilleur et plus serré, je me le rappelle :

Ce qu'a fait le hasard pour toi, n'est pas à toi.

Et ce trait, plus heureux encore, et que je ne puis omettre :

On peut ravir le bien que l'on a pu donner.

Je n'impute point ceci à ma décharge : je te paye sur ton bien.

LETTRE IX.

Pourquoi le sage se fait des amis.

Épicure a-t-il raison de blâmer, dans une de ses lettres, ceux qui disent que le sage se suffit à lui-même et partant n'a pas besoin d'amis ? voilà ce que tu veux savoir. Épicure s'attaquait à Stilpon et à ceux qui voient le bien suprême dans une âme qui ne souffre de rien. L'ambiguïté est inévitable, si nous voulons rendre apathèian par un seul mot précis et mettre impatientiam : car on pourra comprendre le contraire de ce que nous donnons à entendre. Nous voulons désigner l'homme qui repousse tout sentiment du mal, et on l'entendrait de celui pour qui tout mal est insupportable : vois donc s'il n'est pas mieux de dire une âme invulnérable, ou une âme placée en dehors de toute souffrance. Voici en quoi nous différons des Mégariques : notre sage est invincible à toutes les disgrâces, mais il n'y est pas insensible ; le leur ne les sent même pas. Le point commun entre eux et nous, c'est que le sage se suffit : toutefois il désire en outre les douceurs de l'amitié, du voisinage, du même toit, bien qu'il trouve en soi assez de ressources. Il se suffit si bien à lui-même, que souvent une partie de lui-même lui suffit, s'il perd une main par la maladie ou sous le fer de l'ennemi. Qu'un accident le prive d'un œil, il est satisfait de ce qui lui reste : mutilez, retranchez ses membres, il demeurera aussi serein que quand il les avait intacts. Les choses qui lui manquent, il ne les regrette pas ; mais il préfère n'en pas être privé. Si le sage se suffit, ce n'est pas qu'il ne veuille point d'ami ; c'est qu'il peut s'en passer ; et quand je dis qu'il le peut, j'entends qu'il en souffre patiemment la perte. Il ne sera jamais sans un ami ; il est maître de le remplacer sitôt qu'il le veut. Comme Phidias, s'il perd une statue, en aura bientôt fait une autre ; ainsi le sage, ce grand artiste en amitié, trouve à remplir la place vacante. Comment, dis-tu, peut-il faire si vite un ami ? Je te le dirai si tu veux bien que dès à présent je te paye ma dette, et que pour cette lettre nous soyons quittes. Hécaton a dit : « Voici une recette pour se faire aimer sans drogues, ni herbe, ni paroles magiques de sorcière. Aimez, on vous aimera. » Ce qu'il y a de différence pour l'agriculteur entre moissonner et semer existe entre tel qui s'est fait un ami et tel qui s'en fait un. Le philosophe Attale disait souvent : « Il est plus doux de faire que d'avoir un ami, comme l'artiste jouit plus à peindre son tableau qu'à l'avoir peint. » Occupé qu'il est à son œuvre avec tant de sollicitude, que d'attraits pour lui dans cette occupation même ! L'enchantement n'est plus si vif quand, l'œuvre finie, sa main a quitté la toile ; alors il jouit du fruit de son art : il jouissait de l'art même lorsqu'il tenait le pinceau. Dans nos enfants l'adolescence porte plus de fruits ; mais leurs premiers ans charment davantage.

Revenons à notre propos. Le sage, bien qu'il se suffise, n'en désire pas moins un ami, ne fût-ce que pour exercer l'amitié, pour qu'une si belle vertu ne reste pas sans culture, et non, comme Épicure le dit dans sa lettre, pour avoir qui veille à son lit de douleur, qui le secoure dans les fers ou dans le besoin, mais un homme qui malade soit assisté par lui, et qui enveloppé d'ennemis soit sauvé par lui de leurs fers. Ne voir que soi, n'embrasser l'amitié que pour soi, méchant calcul : elle finira comme elle a commencé. On a voulu s'assurer d'un auxiliaire contre la captivité ; mais au premier bruit de chaînes plus d'ami. Ce

sont amitiés du moment, comme dit le peuple. Choisi dans votre intérêt, je vous plais, tant que je vous sers. De là cette foule d'amis autour des fortunes florissantes ; abattues, quelle solitude ! les amis fuient les lieux d'épreuve. De là tant de ces déloyaux exemples, de ces lâchetés qui vous abandonnent, de ces lâchetés qui vous trahissent. Il faut bien que le début et le dénouement se répondent. Qui s'est fait ami par intérêt sera séduit par quelque avantage contraire à cette amitié, si, en elle, une autre chose qu'elle l'attirait. Pourquoi est-ce que je prends un ami ? afin d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui suivre en exil, de qui sauver les jours, s'il le faut, aux dépens des miens. Cette autre union que tu me dépeins est un trafic, ce n'est pas l'amitié : un profit l'appelle, il y va ; le gain à faire, voilà son but. Nul doute qu'il y ait quelque ressemblance entre cette vertu et l'affection des amants : l'amour peut se définir la folie de l'amitié. Eh bien ! éprouve-t-on jamais cette folie dans un but de lucre, par ambition, par vanité ? C'est par son propre feu que l'amour, insoucieux de tout le reste, embrase les âmes pour la beauté physique, non sans espoir d'une mutuelle tendresse. Eh quoi ! un principe plus noble produirait-il une affection honteuse ? « Il ne s'agit pas ici, dis-tu, de savoir si l'amitié est à rechercher pour elle-même ou dans quelque autre vue ; si c'est pour elle-même, celui-là peut s'approcher d'elle qui trouve son contentement en soi. » Et de quelle manière s'en approche-t-il ? comme de la plus belle des vertus, sans que le lucre le séduise, ou que les vicissitudes de fortune l'épouvantent. On dégrade cette majestueuse amitié quand on ne veut d'elle que ses bonnes chances. Cette maxime : le sage se suffit, est mésinterprétée, cher Lucilius, par la plupart des hommes : ils repoussent de partout le sage et l'emprisonnent dans son unique individu. Or il faut bien pénétrer le sens et la portée de ce que cette maxime promet. Le sage se suffit quant au bonheur de la vie, mais non quant à la vie elle-même. Celle-ci a de nombreux besoins ; il ne faut pour le bonheur qu'un esprit sain, élevé et contempteur de la Fortune. Je veux te faire part encore d'une distinction de Chrysippe : « Le sage, dit-il, ne manque de rien, et pourtant beaucoup de choses lui sont nécessaires : rien au contraire n'est nécessaire à l'insensé, qui ne sait faire emploi de rien, et tout lui manque. » Le sage a besoin de mains, d'yeux, de mille choses d'un usage journalier et indispensable, mais rien ne lui fait faute ; autrement il serait esclave de la nécessité : or il n'y a pas de nécessité pour le sage. Voilà comment, bien qu'il se suffise, il faut au sage des amis. Il les souhaite les plus nombreux possible, mais ce n'est pas pour vivre heureusement : il sera heureux même sans amis. Le vrai bonheur ne cherche pas à l'extérieur ses éléments : c'est en nous que nous le cultivons ; c'est de lui-même qu'il sort tout entier. On tombe à la merci de la Fortune, dès qu'on cherche au dehors quelque part de soi. « Quelle sera cependant l'existence du sage sans amis, abandonné, plongé dans les cachots, ou laissé seul chez un peuple barbare, ou retenu sur les mers par une longue traversée, ou exposé sur une plage déserte ? » Il sera comme Jupiter qui, dans la dissolution du monde où se confondent en un seul chaos les dieux et la nature un moment expirante, se recueille absorbé dans ses propres pensées. Ainsi fait en quelque façon le sage : il se replie en soi, il se tient compagnie. Tant qu'il lui est permis de régler son sort à sa guise, il se suffit, et néanmoins prend femme ; il se suffit, et devient père, et il ne vivrait pas, s'il lui fallait vivre seul. Ce qui le porte à l'amitié, ce n'est nullement l'intérêt ; c'est un entraînement de la nature, laquelle ainsi qu'à d'autres choses a attaché un charme à l'amitié. La solitude nous est aussi odieuse que la société de nos semblables nous est attrayante ; et comme la nature rapproche l'homme de l'homme, de même encore un instinct pressant l'invite à se chercher des amis. Mais tout attaché qu'il soit à ceux qu'il s'est faits, bien qu'il les mette sur la même ligne, souvent plus haut que lui, le sage n'en restreindra pas moins sa félicité dans son cœur et dira ce qu'a dit Stilpon qu'Épicure malmène dans une de ses lettres. Stilpon, à la prise de sa ville natale, avait perdu ses enfants, perdu sa femme, et de l'embrasement général il s'échappait seul et heureux pourtant, quand Démétrius, que nombre de villes détruites avaient fait surnommer Poliorcète, lui demanda s'il n'avait rien

perdu ? « Tous mes biens, répondit-il, sont avec moi. » Voilà l'homme fort, voilà le héros ! Il a vaincu la victoire même de son ennemi : « Je n'ai rien perdu, » lui dit-il, et il le réduit à douter de sa conquête. « Tous mes biens sont avec moi, » justice, fermeté, prudence et ce principe même qui ne compte comme bien rien de ce que peuvent ravir les hommes. On admire certains animaux qui passent impunément au travers des feux ; combien est plus admirable l'homme qui du milieu des glaives, des écroulements, des incendies, s'échappe sans blessure et sans perte ! Tu vois qu'il en coûte moins de vaincre toute une nation qu'un seul homme. Ce mot de Stilpon est celui du stoïcien : lui aussi emporte ses richesses intactes à travers les villes embrasées ; car il se suffit à lui-même, il borne là sa félicité.

Ne crois pas qu'il n'y ait que nous qui ayons à la bouche de fières paroles ; ce même censeur de Stilpon, Épicure a fait entendre un mot semblable que tu peux prendre comme cadeau, bien que ce jour-ci soit soldé. « Celui qui ne se trouve pas amplement riche, fût-il maître du monde, est toujours malheureux. » Ou, si la chose te semble mieux énoncée d'une autre manière, car il faut s'asservir moins aux paroles qu'au sens : « Celui-là est misérable qui ne se juge pas très-heureux, commandât-il à l'univers. » Vérité vulgaire, comme tu vas le voir, dictée qu'elle est par la nature ; tu trouveras dans un poète comique :

N'est pas heureux qui ne pense point l'être.

Qu'importe en effet quelle situation est la tienne, si elle te semble mauvaise ? « Quoi ! vas-tu m'objecter, ce riche engraisé d'infamie, qui a tant d'esclaves, mais bien plus de maîtres, pour être heureux n'a-t-il qu'à se proclamer tel ? » Je réponds qu'il s'agit non de ses dires, mais de son sentiment, non de son sentiment d'un jour, mais de celui de tous les instants. N'ayons peur qu'un aussi rare trésor que le bonheur tombe aux mains d'un indigne. Hormis le sage, nul n'est content de ce qu'il est : toute déraison est travaillée du dégoût d'elle-même.

LETTRE X.

Utilité de la retraite. Vœux et prières des hommes.

Oui, je ne m'en dédis point : fuis les grandes compagnies, fuis les petites, fuis même celle d'un seul. Je ne sache personne avec qui je veuille te voir communiquer. Et vois quelle estime tu obtiens de moi : j'ose te confier à toi-même. Cratès, dit-on, le disciple de ce même Stilpon dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre, voyant un jeune homme se promener à l'écart, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul : « Je m'entretiens, répondit l'autre, avec moi-même. – Prends garde, je te prie, et fais grande attention, reprit Cratès, de ne pas t'entretenir avec un méchant. » On surveille d'ordinaire l'homme en proie au désespoir ou à la frayeur, pour qu'il n'abuse pas de sa solitude ; et quiconque n'a plus sa raison ne doit pas être livré à lui-même. Car alors s'agitent les mauvais desseins, alors on trame la perte d'autrui ou la sienne propre ; alors les passions criminelles jettent leurs plans, et tout ce que par crainte ou par honte elle recelait en elle, l'âme le produit au dehors ; l'audace s'aiguise, l'incontinence s'enflamme, l'irascibilité s'exalte. En un mot, le seul avantage de la solitude qui est de n'avoir point de complice, de ne point craindre les révélateurs, l'insensé le perd : lui-même se trahit. Vois donc ce que j'espère de toi, ou plutôt ce que je m'en promets ; car qui dit espérance parle d'un bien douteux : je n'imagine pas avec qui j'aimerais mieux te voir qu'avec toi. Je rappelle en mon souvenir de quel grand cœur ont jailli certains de tes mots, de quelle force ils étaient remplis. Je m'en félicitai tout d'abord et me dis : « Cela n'est point venu du bout des lèvres ; il y a un fond sous ces

paroles. Ce n'est point là une âme de la foule, elle aspire à la véritable vie. » Que tes discours, que ta conduite ne fassent qu'un : garde que rien ne te fasse déchoir. Pour tes vœux d'autrefois, tiens-en quitte la divinité ; formes-en d'autres tout nouveaux : implore d'elle la sagesse, la santé de l'âme, et seulement ensuite celle du corps. Ces souhaits-là, qui t'empêche de les renouveler souvent ? Tu peux hardiment les faire : tu ne demanderas rien du bien d'autrui. – Mais, selon ma coutume, pour joindre à ma lettre quelque petit présent, voici une chose bien vraie que je trouve chez Athénodore : « Tiens-toi pour affranchi de tout mauvais désir, quand tu en seras au point de ne demander rien au ciel que tu ne puisses lui demander à la face de tous. » Car aujourd'hui, ô comble du délire ! les plus honteuses prières se murmurent tout bas dans les temples ; si quelqu'un prête l'oreille, on se tait ; et ce qu'on ne voudrait pas que l'homme sût, on le raconte aux immortels. Veille à ce qu'on ne te rappelle point cette maxime préservatrice : vis avec les hommes comme si Dieu te voyait ; parle à Dieu comme si les hommes t'entendaient.

LETTRE XI.

Ce que peut la sagesse contre les défauts naturels. Il faut se choisir des modèles.

J'ai conversé avec ton ami : il est de bon naturel. Toute l'élévation de son âme, l'étendue de son esprit et même de ses progrès se sont montrées dans cette première entrevue. Il nous a donné l'avant-goût de ce qu'il réalisera : car il parlait sans préparation, pris à l'improviste. À mesure qu'il se remettait, il avait peine à se défaire d'un modeste embarras, d'heureux augure chez un jeune homme, tant elle venait du fond de l'âme cette pudeur qui colorait ses traits. L'habitude lui en restera, autant que je puis conjecturer, fût-il même aguerré et débarrassé de tous ses défauts ; fût-il sage, elle le suivra. Car aucune sagesse ne saurait enlever dans l'homme physique ou moral des imperfections originelles : ce qui est implanté en nous, ce qui naît avec nous, se modifie par l'art, mais ne peut s'extirper. J'ai vu les plus hardis mortels ne pouvoir paraître en public sans être pris d'une sueur soudaine, comme ceux que la fatigue ou une extrême chaleur accable. J'en ai vu à qui les genoux tremblaient au moment de prendre la parole ; il en est alors dont les dents s'entrechoquent, la langue balbutie, les lèvres demeurent collées l'une à l'autre. C'est de quoi les leçons ni l'usage ne guérissent jamais ; la nature manifeste là son empire et avertit même les plus forts de leur faiblesse. Outre cela, je connais encore ces subites rougeurs dont se couvrent les visages même les plus graves. Plus apparentes chez ceux qui sont jeunes comme ayant le sang plus chaud et le front moins exercé, elles ne laissent pas de se produire chez les hommes les plus consommés et chez les vieillards. Certaines gens ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils ont rougi, comme s'ils avaient jeté dehors toute vergogne. Sylla devenait bien plus violent quand le sang lui était monté au visage. Nulle physionomie n'a été plus ouverte aux impressions que celle de Pompée : il ne parut jamais devant plusieurs personnes sans rougir, surtout devant des assemblées. Même chose arriva à Fabianus, introduit au sénat comme témoin, je me le rappelle ; et cette pudeur lui allait merveilleusement. C'était l'effet, non point d'un caractère timide, mais d'une situation nouvelle, dont l'inhabitude, sans déconcerter tout à fait, agit sur des natures faciles et physiquement prédisposées à s'émouvoir. Car si chez les unes le sang est plus calme ; vif et mobile chez d'autres, incontinent il se porte au visage. C'est, je le répète, ce que la sagesse n'empêchera jamais ; autrement elle tiendrait la nature même sous sa loi, si elle en rayait toute imperfection. Celles qu'on tient du hasard de la naissance et du tempérament, lors même que l'âme a longtemps et péniblement lutté pour s'en affranchir, ne nous quittent

plus. On ne les étouffe pas plus qu'on ne les fait naître. Les acteurs, qui sur la scène imitent les passions, qui expriment la crainte dans ses agitations les plus vives, et l'abattement dans tous ses symptômes, n'ont d'autre moyen pour simuler la honte que de baisser la tête, prendre un ton de voix humble, fixer sur la terre des yeux à demi fermés : il ne leur est pas donné de se faire rougir, phénomène qu'on n'empêche ni ne provoque. La sagesse ne promet ni ne fait rien pour le combattre ; il ne dépend que de lui-même : il paraît contre notre volonté, comme il disparaît sans elle.

Mais ma lettre réclame le trait qui doit la terminer. Reçois donc un utile et salutaire conseil que je veux que tu graves dans ton âme : « Il nous faut choisir un homme vertueux et l'avoir constamment devant nos yeux, afin de vivre comme en sa présence et d'agir en tout comme s'il nous voyait. » Voilà, cher Lucilius, un précepte d'Épicure ; c'est un surveillant, un gouverneur qu'il nous impose, et avec raison. Que de fautes évitées, si au moment de les commettre on avait un témoin ! Prenons pour guide de conscience un homme révérent par nous, dont l'autorité purifie nos pensées les plus secrètes. Heureux le personnage dont la présence, que dis-je ? dont le souvenir même rend meilleur ! heureux qui le vénère assez pour qu'à ce seul souvenir il rentre dans le calme et dans l'ordre ! Qui rend aux vertus cet hommage le méritera bientôt lui-même. Oui, fais choix de Caton ou, s'il te paraît trop rigide, adopte la morale plus tempérée de Lélius : détermine-toi pour l'homme qui t'a plu par sa vie, par ses discours, par son visage même où son âme se montre au dehors : propose-toi-le incessamment soit comme censeur, soit comme modèle. On a besoin, je le dis encore, d'un type auquel se conforment nos mœurs. À moins d'une règle, les penchants vicieux ne se redressent point.

LETTRE XII.

Avantages de la vieillesse. – Sur la mort volontaire.

De quelque côté que je me tourne, tout ce que je vois me démontre que je suis vieux. J'étais allé à ma campagne, près de la ville, et je me plaignais des dépenses qu'entraînait le délabrement de ma maison. Le fermier me dit qu'il n'y avait point négligence de sa part, qu'il faisait tout ce qu'il devait, mais que le bâtiment était vieux. – Ce bâtiment s'est élevé sous ma main ! que vais-je devenir, moi, si des murs de mon âge tombent déjà en poudre ? J'étais piqué ; je saisis le premier sujet d'exhaler ma mauvaise humeur : « On voit bien, dis-je, que ces platanes sont négligés ; ils n'ont plus de feuilles ; quelles branches noueuses, rabougries ! quels troncs affreux et rongés de mousse ! cela n'arriverait pas, si l'on prenait soin de les déchausser, de les arroser. » Lui de jurer par mon bon génie qu'il y fait tout ce qu'on y peut faire, qu'il n'omet aucun soin, mais qu'ils ont un peu d'âge. – Entre nous, c'est moi qui les avais plantés, qui avais vu leur premier feuillage. Me tournant vers l'entrée du logis : « Quel est, dis-je, ce vieux décrépît très-bien placé là au seuil de ma porte, car il s'apprête à le passer pour toujours ? où as-tu fait cette trouvaille ? le beau plaisir d'aller enlever les morts du voisinage ! – Vous ne me reconnaissez pas ? dit l'autre. Je suis Felicio, à qui vous apportiez des jouets. Je suis le fils de Philositus, votre fermier ; j'étais votre petit favori. – Le bonhomme radote complètement. Ce poupon-là, mon petit favori ! au fait, il pourra l'être : voilà que les dents lui tombent. »

Je dois à ma campagne d'y avoir vu de tous côtés ma vieillesse m'apparaître. Faisons-lui bon accueil et aimons-la : elle est pleine de douceurs pour qui sait en user. Les fruits ont plus de saveur quand ils se passent ; l'enfance n'a tout son éclat qu'au moment où elle finit ; pour les buveurs, la dernière rasade est la bonne, c'est le coup qui les noie, qui rend

l'ivresse parfaite. Ce qu'a de plus piquant toute volupté, elle le garde pour l'instant final. Le grand charme de la vie est à son déclin, je ne dis pas au bord de la tombe, bien que, même sur l'extrême limite, elle ait à mon gré ses plaisirs. Du moins a-t-elle pour jouissance l'avantage de n'en désirer aucune. Qu'il est doux d'avoir lassé les passions, de les avoir laissées en route ! « Mais il est triste d'avoir la mort devant les yeux ! » D'abord elle doit être autant devant les yeux du jeune homme que du vieillard : car elle ne nous appelle point par rang d'âge ; puis on n'est jamais tellement vieux qu'on ne puisse espérer sans présomption encore un jour. Or un jour, c'est un degré de la vie : l'ensemble d'un âge d'homme se compose de divisions, de petits cercles enveloppés par de plus grands. Il en est un qui les embrasse et les comprend tous : celui qui va de la naissance à la mort. Tel cercle laisse en dehors les années de l'adolescence ; tel autre enferme dans son tour l'enfance tout entière ; vient ensuite l'année qui rassemble en elle tous les temps qui multipliés forment la vie. Une moindre circonférence borne le mois, une bien moindre encore le jour ; mais le jour va, comme tout le reste, de son commencement à sa fin, de son aurore à son couchant. Aussi Héraclite, que l'obscurité de son style a fait surnommer le Ténébreux, dit que chaque jour ressemble à tous : ce qu'on a interprété diversement. Les uns entendent qu'il est pareil quant aux heures, et ils disent vrai ; car si un jour est un espace de vingt-quatre heures, nécessairement tous les jours entre eux sont pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd. D'autres appliquent cette ressemblance à l'ensemble de tous les jours, la plus longue durée n'offrant que ce qu'on trouve en une seule journée, lumière et ténèbres. Dans les révolutions alternatives du ciel ce double phénomène se répète, mais n'est jamais autre, qu'il s'abrège ou qu'il se prolonge. Disposons donc chacune de nos journées comme si elle fermait la marche, comme si elle achevait et complétait notre vie. Pacuvius qui, par une sorte de prescription, fit de la Syrie son domaine, qui présidait lui-même aux libations et au banquet de ses funérailles, se faisait porter de la table au lit, aux applaudissements de ses amis de débauche, et l'on chantait en grec au son des instruments : Il a vécu ! il a vécu ! Il s'enterrait, cet homme, tous les jours. Ce qu'il faisait par dépravation, faisons-le dans un bon esprit ; et, en nous livrant au sommeil, disons, satisfaits et joyeux :

J'ai vécu, jusqu'au bout j'ai fourni ma carrière.

Si Dieu nous accorde un lendemain, soyons heureux de le recevoir. On jouit pleinement et avec sécurité de soi-même, quand on attend le lendemain sans inquiétude. Qui dit le soir : « J'ai vécu, » peut dire le matin : « Je gagne une journée. »

Mais il est temps de clore ma lettre. « Quoi ! dis-tu, elle m'arrivera sans la moindre aubaine ? » Ne crains rien : elle te portera quelque chose. Quelque chose, ai-je dit ? beaucoup même. Car quoi de plus excellent que ce mot que je lui confie pour te le transmettre : « Il est dur de vivre sous le joug de la nécessité, mais il n'y a nulle nécessité d'y vivre ! » et comment y'en aurait-il ? De toutes parts s'ouvrent à la liberté des voies nombreuses, courtes, faciles. Rendons grâce à Dieu : on ne peut retenir personne dans la vie : point de nécessités que l'homme ne puisse fouler aux pieds. « Il est d'Épicure, dis-tu, ce mot-là. Pourquoi donner ce qui n'est pas à toi ? » Toute vérité est mon bien ; et je ne cesserai de t'envoyer de l'Épicure à foison, pour que les gens qui jurent d'après un maître et considèrent non ce qu'on a pu dire, mais qui l'a dit, sachent que les bonnes pensées appartiennent à tous.

LETTRE XIII.

Sur la force d'âme qui convient au sage. – Ne pas trop craindre l'avenir.

Ton courage est grand, je le sais. Avant même de t'être armé de ces préceptes qui nous sauvent, qui triomphent des plus rudes atteintes, tu étais, en face de la Fortune, assez sûr de toi, bien plus sûr encore quand tu en es venu aux mains avec elle et que tu as mesuré tes forces. Et qui peut jamais se fier fermement aux siennes, s'il n'a vu mille difficultés surgir de toutes parts et quelquefois le serrer de près ? Pour une âme énergique et qui ne pliera sous le bon plaisir de personne, voilà l'épreuve, la vraie pierre de touche. L'athlète ne saurait apporter au combat toute l'ardeur nécessaire, s'il n'a jamais reçu de contusions. Celui qui a vu couler son sang, dont les dents ont craqué sous le ceste, qui, renversé, a supporté le poids de l'adversaire étendu sur lui, que l'on a pu abattre sans abattre son courage, qui à chaque chute s'est relevé plus opiniâtre, celui-là descend plein d'espoir dans l'arène. Ainsi, pour suivre la similitude, souvent la Fortune t'a tenu sous elle et, loin de te rendre, dégagé d'un seul bond tu l'as attendue plus fièrement : la vertu croît et gagne aux coups qu'on porte. Toutefois, si bon te semble, accepte de moi de nouveaux moyens de résistance. Il y a, ô Lucilius, plus de choses qui font peur qu'il n'y en a qui font mal, et nos peines sont plus souvent d'opinion que de réalité. Je te parle ici le langage non des stoïciens, mais de l'autre école, moins hardie. Car nous disons, nous, que tout ce qui arrache à l'homme la plainte ou le cri des douleurs, tout cela est futile et à dédaigner. Oublions ces doctrines si hautes et néanmoins si vraies : ce que je te recommande, c'est de ne pas te faire malheureux avant le temps ; car ces maux, dont l'imminence apparente te fait pâlir, peut-être ne seront jamais, à coup sûr ne sont point encore. Nos angoisses parfois vont plus loin, parfois viennent plus tôt qu'elles ne doivent ; souvent elles naissent d'où elles ne devraient jamais naître. Elles sont ou excessives, ou chimériques, ou prématurées. Le premier de ces trois points étant controversé et le procès restant indécis, n'en parlons pas quant à présent. Ce que j'appellerais léger, tu le tiendrais pour insupportable ; et je sais que des hommes rient sous les coups d'étrivières, que d'autres se lamentent pour un soufflet. Plus tard nous verrons si c'est d'elles-mêmes que ces choses tirent leur force ou de notre faiblesse. En attendant promets-moi, quand tu seras assiégé d'officieux qui te démontreront que tu es malheureux, de ne point juger sur leurs dires, mais sur ce que tu sentiras : consulte ta puissance de souffrir, appelle-en à toi-même qui te connais mieux que personne : « D'où me viennent ces condoléances ? quelle peur agite ces gens ? ils craignent jusqu'à la contagion de ma présence, comme si l'infortune se gagnait ! Y a-t-il ici quelque mal réel ; ou la chose ne serait-elle point plus décriée que funeste ? » Adresse-toi cette question : « N'est-ce pas sans motif que je souffre, que je m'afflige ; ne fais-je point un mal de ce qui ne l'est pas ? » – « Mais comment voir si ce sont chimères ou réalités qui causent mes angoisses ? » Voici à cet égard la règle. Ou le présent fait notre supplice, ou c'est l'avenir, ou c'est l'un et l'autre. Le présent est facile à apprécier. Ton corps est-il libre, est-il sain, aucune disgrâce n'affecte-t-elle ton âme, nous verrons comment tout ira demain, pour aujourd'hui rien n'est à faire. « Mais demain arrivera. » Examine d'abord si des signes certains présagent la venue du mal, car presque toujours de simples soupçons nous abattent, dupes que nous sommes de cette renommée qui souvent défait des armées entières, à plus forte raison des combattants isolés. Oui, cher Lucilius, on capitule trop vite devant l'opinion : on ne va point reconnaître l'épouvantail, on n'explore rien, on ne sait que trembler et tourner le dos comme les soldats que la poussière soulevée par des troupeaux en fuite a chassés de leur camp, ou qu'un faux bruit semé sans garant

frappe d'un commun effroi. Je ne sais comment le chimérique alarme toujours davantage : c'est que le vrai a sa mesure, et que l'incertain avenir reste livré aux conjectures et aux hyperboles de la peur. Aussi n'est-il rien de si désastreux, de si irrémédiable que les terreurs paniques : les autres ôtent la réflexion, celles-ci, jusqu'à la pensée. Appliquons donc ici toutes les forces de notre attention. Il est vraisemblable que tel mal arrivera, mais est-ce là une certitude ? Que de choses surviennent sans être attendues, que de choses attendues ne se produisent jamais ! Dût-il même arriver, à quoi bon courir au-devant du chagrin ? il se fera sentir assez tôt quand il sera venu : d'ici là promets-toi meilleure chance. Qu'y gagneras-tu ? du temps. Mille incidents peuvent faire que le péril le plus prochain, le plus imminent, s'arrête ou se dissipe ou aille fondre sur une autre tête. Des incendies ont ouvert passage à la fuite ; il est des hommes que la chute d'une maison a mollement déposés à terre ; des têtes déjà courbées sous le glaive l'ont vu s'éloigner, et le condamné a survécu à son bourreau. La mauvaise fortune aussi a son inconstance. Elle peut venir comme ne venir pas : jusqu'ici elle n'est pas venue : vois le côté plus doux des choses. Quelquefois, sans qu'il apparaisse aucun signe qui annonce le moindre malheur, l'imagination se crée des fantômes ; ou c'est une parole de signification douteuse qu'on interprète en mal, ou l'on s'exagère la portée d'une offense, songeant moins au degré d'irritation de son auteur qu'à tout ce que pourrait sa colère. Or la vie n'est plus d'aucun prix, nos misères n'ont plus de terme, si l'on craint tout ce qui en fait de maux est possible. Que ta prudence te vienne en aide, emploie ta force d'âme à repousser la peur du mal même le plus évident ; sinon, combats une faiblesse par une autre, balance la crainte par l'espoir. Si certains que soient les motifs qui effraient, il est plus certain encore que la chose redoutée peut s'évanouir, comme celle qu'on espère peut nous décevoir. Pèse donc ton espoir et ta crainte, et si l'équilibre en somme est incertain, penche en ta faveur et crois ce qui te flatte le plus. As-tu plus de probabilités pour craindre, n'en incline pas moins dans l'autre sens et coupe court à tes perplexités. Représente-toi souvent combien la majeure partie des hommes, alors qu'ils n'éprouvent aucun mal, qu'il n'est pas même sûr s'ils en éprouveront, s'agitent et courent par tous chemins. C'est que nul ne sait se résister, une fois l'impulsion donnée, et ne réduit ses craintes à leur vraie valeur. Nul ne dit : « Voilà une autorité vaine, vaine de tout point : cet homme est fourbe ou crédule. » On se laisse aller aux rapports ; où il y a doute, l'épouvante voit la certitude ; on ne garde aucune mesure, soudain le soupçon grandit en terreur.

J'ai honte de te tenir un pareil langage et de t'appliquer d'aussi faibles palliatifs. Qu'un autre dise : « Peut-être cela n'arrivera-t-il pas ! » Tu diras, toi : « Et quand cela arriverait ? Nous verrons qui sera le plus fort. Peut-être sera-ce un heureux malheur, une mort qui honorera ma vie. » La ciguë a fait la grandeur de Socrate : arrache à Caton le glaive qui le rendit à la liberté, tu lui ravis une grande part de sa gloire.

Mais c'est trop longtemps t'exhorter ; car toi, c'est d'un simple avis, non d'une exhortation que tu as besoin. Nous ne l'entraînons pas dans un sens qui répugne à ta nature : tu es né pour les choses dont nous parlons. Tu n'en dois que mieux développer et embellir ces heureux dons. Mais voici ma lettre finie : je n'ai plus qu'à lui imprimer son cachet, c'est-à-dire quelque belle sentence que je lui confierai pour toi. « L'une des misères de la déraison, c'est de toujours commencer à vivre. » Apprécie ce que ce mot signifie, ô Lucilius, le plus sage des hommes, et tu verras combien est choquante la légèreté de ceux qui donnent chaque jour une base nouvelle à leur vie, qui ébauchent encore, près d'en sortir, de nouveaux projets. Regarde autour de toi chacun d'eux : tu rencontreras des vieillards qui plus que jamais se préparent à l'intrigue, aux lointains voyages, aux trafics. Quoi de plus pitoyable qu'un vieillard qui débute dans la vie ! Je ne joindrais pas à cette pensée le nom de son auteur, si elle n'était assez peu connue et en dehors des recueils ordinaires d'Épique, dont je me suis permis d'applaudir et d'adopter les mots.

LETTRE XIV.

Jusqu'à quel point il faut soigner le corps.

Je l'avoue, la nature a voulu que notre corps nous fût cher ; je l'avoue encore, elle nous en a commis la tutelle ; je ne nie pas qu'on ne lui doive quelque indulgence : mais qu'il faille en être esclave, je le nie. On se prépare trop de tyrans dès qu'on s'en fait un de son corps, dès qu'on craint trop pour lui, dès qu'on rapporte tout à lui. Il faut se conduire dans la pensée que ce n'est pas pour le corps qu'on doit vivre, mais qu'on ne peut vivre sans le corps. Si nous lui sommes trop attachés, nous voilà agités de frayeurs, surchargés de soucis, en butte à mille déplaisirs. Le beau moral est bien peu de chose aux yeux de l'homme pour qui le physique est tout. Donnons au corps tous les soins qu'il exige, mais sachons, dès que l'ordonnera la raison, ou l'honneur, ou le devoir, le précipiter dans les flammes. Néanmoins, autant que possible, évitons tous genres de malaises, non pas seulement tous périls ; retirons-nous en lieu sûr, veillant sans cesse à écarter les choses que ce corps peut craindre. Elles sont, si je ne me trompe, de trois sortes. Il a peur de l'indigence, peur des maladies, peur des violences de plus puissant que lui. De tout cela rien ne nous frappe plus vivement que les menaces de la force, car c'est à grand bruit, c'est avec fracas qu'elles arrivent. Les maux naturels dont je viens de parler, l'indigence et les maladies, se glissent silencieusement : l'œil ni l'oreille n'en reçoivent nulle impression de terreur. L'autre fléau marche en grand appareil : le fer et les feux l'entourent et les chaînes et une meute de bêtes féroces qu'il lâche sur des hommes pour les éventrer. Figure-toi ici les cachots, et les croix, et les chevalets, et les crocs ; et l'homme assis sur un fer aigu qui le traverse et lui sort par la bouche ; et ces membres écartelés par des chars poussés en sens divers ; et cette tunique enduite et tissée de tout ce qui alimente la flamme ; et tout ce qu'a pu en outre imaginer la barbarie. Non : il n'est pas étonnant que nos plus grandes craintes nous viennent d'un ennemi dont les supplices sont si variés et les apprêts si formidables. Comme le bourreau terrifie d'autant plus qu'il étale plus d'instruments de torture (car l'appareil triomphe de qui eût résisté aux douleurs) ; de même, parmi les choses qui subjuguent et domptent nos âmes, les plus puissantes sont celles qui ont de quoi parler aux yeux. Il y a des fléaux non moins graves, tels que la faim, la soif, les ulcères intérieurs, la fièvre qui brûle les entrailles ; mais ceux-là sont cachés : ils n'ont rien à montrer qui menace, qui soit pittoresque : les autres sont comme ces grandes armées dont l'aspect et les préparatifs seuls ont déjà vaincu.

Veillons donc à n'offenser personne. C'est tantôt le peuple que nous devons craindre ; tantôt, si la forme du gouvernement veut que la majeure partie des affaires se traite au Sénat, ce seront les hommes influents ; ce sera parfois un seul personnage investi des pouvoirs du peuple et qui a pouvoir sur le peuple. Avoir tous ces hommes pour amis est une trop grande affaire ; c'est assez de ne pas les avoir pour ennemis. Aussi le sage ne provoquera-t-il jamais le courroux des puissances ; il louvoiera, comme le navigateur devant l'orage. Quand tu es allé en Sicile, tu as traversé le détroit. Ton téméraire pilote ne tint pas compte des menaces de l'Auster, de ce vent qui soulève les flots de ces parages et les roule en montagnes ; au lieu de chercher la côte à sa gauche, il se jeta sur celle où le voisinage de Charybde met aux prises les deux mers. Un plus avisé demande à ceux qui connaissent les lieux quel est ce bouillonnement, ce que pronostiquent les nuages, et il dirige sa course loin de ces bords tristement célèbres par leurs gouffres tournoyants. Ainsi agit le sage : il évite un pouvoir qui peut nuire prenant garde avant tout de paraître l'éviter.

Car c'est encore une condition de la sécurité que de ne pas trop faire voir qu'on la cherche : tu me fuis, donc tu me condamnes.

J'ai dit qu'il faut songer à se garantir du côté du vulgaire. D'abord n'ayons aucune de ses convoitises : les rixes s'élèvent entre concurrents. Ensuite ne possédons rien que la ruse ait grand profit à nous ravir ; que ta personne offre le moins possible aux spoliateurs. Nul ne verse le sang pour le sang : ces monstres du moins sont bien rares ; on tue par calcul plus souvent que par haine ; le brigand laisse passer l'homme qui n'a rien sur lui ; sur la route la plus infestée il y a paix pour le pauvre. Restent trois choses, qu'un ancien adage nous prescrit d'éviter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réussir ? La sagesse seule nous le montrera. Il est difficile en effet de tenir un milieu : je risque de tomber dans le mépris par crainte de l'envie ; et si je me fais scrupule d'écraser personne, on peut me croire fait pour être écrasé : beaucoup eurent sujet de trembler parce qu'ils pouvaient faire trembler les autres. À tout égard prenons nos sûretés : il n'en coûte pas moins d'être envié que méprisé.

Que la philosophie soit notre refuge. Son culte est comme un sacerdoce révéré des bons, révéré même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi. L'éloquence du forum, tous ces prestiges de la parole qui remuent les masses ont leurs antagonistes ; la philosophie, pacifique et toute à son œuvre, ne donne point prise aux dédains, car tous les arts et les hommes, même les plus pervers, s'inclinent devant elle. Non, jamais la dépravation, jamais la ligue ennemie des vertus ne prévaudront tellement que le titre de philosophe ne demeure vénérable et saint. Qu'au reste notre manière de philosopher soit paisible et modeste. « Mais, diras-tu, te semble-t-elle modeste la philosophie de M. Caton qui veut repousser la guerre civile avec une harangue, qui se jette au milieu des fureurs et des armes des deux plus puissants citoyens, et tandis que les uns combattent Pompée, les autres César, attaque tous les deux à la fois ? » On peut mettre en doute si alors le sage devait prendre en main les affaires publiques. « Que prétends-tu, M. Caton ? Il ne s'agit plus de la liberté : depuis longtemps c'en est fait d'elle. C'est à qui, de César ou de Pompée, appartiendra la république. Qu'as-tu à faire en cette triste lutte ? Tu n'as point ici de rôle : on se bat pour le choix d'un maître. Que t'importe qui triomphera ? Le moins méchant peut vaincre : mais le vainqueur sera forcément le plus coupable. » Je ne prends ici Caton qu'au dénouement ; mais les années même qui précédèrent n'étaient pas faites pour souffrir un sage, dans ce pillage de la république. Caton fit-il autre chose que frapper l'air de clameurs et s'épuiser en vaines paroles, lorsque enlevé par tout un peuple, jeté de mains en mains et couvert de crachats, il fut arraché du forum, ou qu'il se vit du Sénat traîné en prison ? Mais nous examinerons plus tard si le sage doit intervenir en pure perte : en attendant je te renvoie à ces stoïciens qui, exclus des affaires publiques, ont embrassé la retraite pour cultiver l'art de vivre et donner au genre humain le code de ses droits, sans choquer en rien les puissances. Le sage ne doit point heurter les usages reçus ni attirer sur lui par l'étrangeté de sa vie les regards de tous. « Le voilà donc à l'abri des écueils, s'il suit cette ligne de conduite ? » Je ne puis te garantir cela, pas plus qu'à un homme tempérant la santé, bien que la santé soit le fruit de la tempérance. Des vaisseaux périssent dans le port ; mais que penses-tu qu'il arrive en pleine mer ? Combien n'est-on pas plus près du danger quand on exécute et projette mille choses, si le repos même n'est pas une sauvegarde ! L'innocent succombe quelquefois, qui le nie ? mais le plus souvent c'est le coupable. L'honneur de l'art est sauf quand on reçoit le coup à travers la garde de son épée. En un mot, dans toute affaire c'est la prudence que le sage consulte, non le résultat. Les commencements dépendent de nous : l'événement est à la décision du sort, auquel je ne donne pas juridiction sur moi. « Mais les vexations qu'il apporte ! mais les traverses ! » Brigand qui tue n'est pas juge qui condamne.

Maintenant tu tends la main vers ta stipende journalière. Tu l'auras pleine d'or pur ; et puisque c'est d'or qu'il s'agit, voici le secret d'en user et d'en jouir avec plus de charme :

« Celui-là jouit le plus des richesses, qui a le moins besoin d'elles. » – L'auteur ? me diras-tu. – Vois combien j'ai l'âme bonne : je m'avise de louer ce qui n'est pas de nous. C'est d'Épicure, ou de Métrodore, ou de tel autre du même atelier. Et qu'importe qui l'a dit, s'il est dit pour tous ? Qui a besoin des richesses craint de les perdre ; or une jouissance inquiète n'en est plus une : on veut ajouter à son bien, et en songeant à l'accroître on oublie d'en user. On reçoit des comptes, on fatigue le pavé du forum, on feuillette son livre d'échéances, de maître on se fait intendant.

LETTRE XV.

Des exercices du corps. – De la modération dans les désirs.

C'était chez nos pères un usage, observé encore de mon temps, d'ajouter au début d'une lettre : Si ta santé est bonne, je m'en réjouis ; pour moi, je me porte bien. À juste titre aussi nous disons, nous : Si tu pratiques la bonne philosophie, je m'en réjouis. C'est là en effet la vraie santé, sans laquelle notre âme est malade et le corps lui-même, si robuste qu'il soit, n'a que les forces d'un furieux ou d'un frénétique. Soigne donc par privilège la santé de l'âme : que celle du corps vienne en second lieu ; et cette dernière te coûtera peu, si tu ne veux que te bien porter. Car il est absurde, cher Lucilius, et on ne peut plus messéant à un homme lettré, de tant s'occuper à exercer ses muscles, à épaissir son encolure, à fortifier ses flancs. Quand ta corpulence aurait pris le plus heureux accroissement, et tes muscles les plus belles saillies, tu n'égaleras jamais en vigueur et en poids les taureaux de nos sacrifices. Songe aussi qu'une trop lourde masse de chair étouffe l'esprit et entrave son agilité. Cela étant, il faut, autant qu'on peut, restreindre la sphère du corps et faire à l'âme la place plus large. Que d'inconvénients résultent de tant de soins donnés au corps ! D'abord des exercices dont le travail absorbe les esprits et rend l'homme incapable d'attention forte et d'études suivies ; ensuite une trop copieuse nourriture qui émousse la pensée. Puis des esclaves de la pire espèce que vous acceptez pour maîtres, des hommes qui partagent leur vie entre l'huile et le vin, dont la journée s'est passée à souhait, s'ils ont bien et dûment sué et, pour réparer le fluide perdu, multiplié ces rasades qui à jeun doivent pénétrer plus avant. Boire et suer, régime d'estomacs débilisés.

Il est des exercices courts et faciles qui déroidissent le corps sans trop distraire, et ménagent le temps, dont avant tout il faut tenir compte : la course, le balancement des mains chargées de quelque fardeau, le saut en hauteur ou bien en longueur, ou comme qui dirait la danse des prêtres saliens, ou plus trivialement le saut du foulon. Choisis lequel tu voudras de ces moyens : l'usage te le rendra facile. Mais quoi que tu fasses, reviens vite du corps à l'âme ; nuit et jour tu dois l'exercer, on l'entretient sans grande peine. Cet exercice, ni froid ni chaleur ne l'empêchent, ni même la vieillesse. Cultive ce fonds que le temps ne fait qu'améliorer. Non que je te prescrive d'être sans cesse courbé sur un livre ou sur des tablettes : il faut quelque relâche à l'âme, de manière toutefois à ne pas démonter ses ressorts, mais à les détendre. La litière aussi donne au corps un ébranlement qui ne trouble point la pensée : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'écouter, tous avantages que nous laisse même la promenade à pied. Ne dédaigne pas non plus la lecture à haute voix ; mais point de ces efforts d'organe qui montent toute l'échelle des tons pour baisser brusquement. Veux-tu même apprendre l'art de déclamer en marchant ? Ouvre ta porte à ces gens auxquels la faim a fait inventer une science nouvelle : ils sauront régler ton allure, observeront le mouvement de tes lèvres et de tes mâchoires et pousseront la hardiesse aussi loin que ta patiente crédulité les laissera faire. Or voyons : faudra-t-il que tu débutes

par crier et par développer toute la force de tes poumons ? Il est si naturel de ne s'échauffer que graduellement, que même ceux qui plaident prennent d'abord le ton ordinaire avant de passer aux éclats de voix. Aucun ne s'écrie dès l'exorde « À moi, concitoyens ! » Ainsi, selon l'idée, l'impulsion du moment, soutiens le pour, le contre d'une controverse ou plus animée ou plus lente, prenant aussi conseil de tes poumons et de ta voix. Toujours mesurée, quand tu veux la recueillir et la rappeler, qu'elle descende et ne tombe pas ; qu'elle garde le diapason de l'âme sa régulatrice et ne s'emporte pas à l'ignorante et rustique manie de vociférer. Ce n'est pas d'exercer la voix qu'il s'agit, mais de s'exercer par elle.

Grâce à moi te voilà hors d'un grave embarras : un petit cadeau, un présent d'ami va s'ajouter à ce service. Écoute cette sentence remarquable : « La vie de l'insensé n'est qu'ingratitude, qu'anxiété, qu'élancement vers l'avenir. » – « Qui a dit cela ? » Le même que ci-devant. Or de quelle vie parle-t-il, selon toi ; de quel insensé ? de Baba ? d'Ision ? Non ; il parle de nous, que d'aveugles désirs précipitent vers ce qui doit nous nuire, ou du moins ne nous rassasier jamais ; de nous qui, si nous pouvions l'être, serions satisfaits dès longtemps ; de nous qui ne songeons pas combien il est doux de ne rien demander, combien il est beau de dire : « J'ai assez, je n'attends rien de la Fortune. » Ressouviens-toi mainte fois, cher Lucilius, de tout ce que tu as conquis d'avantages ; et en voyant combien d'hommes te précèdent, songe combien viennent après toi. Si tu ne veux être ingrat envers les dieux et ta destinée, songe à tant de rivaux que tu as devancés. Qu'as-tu à envier aux autres ? Tu t'es dépassé toi-même. Fige-toi une limite que tu ne puisses plus franchir, quand tu le voudrais : tu verras fuir quelque jour ces biens fallacieux, plus doux à espérer qu'à posséder. S'il y avait en eux de la substance, ils désaltéreraient quelquefois ; mais plus on y puise, plus la soif s'en irrite. Il change vite, l'appareil séduisant du banquet. Et ce que roule dans ses voiles l'incertain avenir, pourquoi obtiendrais-je du sort qu'il ne le donne, plutôt que de moi, de ne pas le demander ? Et pourquoi le demanderais-je, oublieux de la fragilité humaine ? Pourquoi entasser de nouveaux sujets de labeurs ? Voici que ce jour est mon dernier jour ! Ne le fût-il pas, il est si proche du dernier !

LETTRE XVI.

Utilité de la philosophie. – La nature et l'opinion.

Il est clair pour toi, Lucilius, je le sais, que nul ne peut mener une vie heureuse ou même supportable sans l'étude de la sagesse ; que la première est le fruit d'une sagesse parfaite, la seconde, d'une sagesse seulement ébauchée. Mais cette conviction veut être affermie et enracinée plus avant par une méditation de tous les jours. L'œuvre est plus difficile de rester fidèle à ses plans que de les former vertueux. Il faut persévérer, il faut qu'un travail assidu accroisse tes forces, jusqu'à faire passer dans tes habitudes le bien que rêve ta volonté. Tu n'as donc pas besoin avec moi de protestations si prodigues de mots ni si longues : je vois que tes progrès sont grands. Tes lettres, je sais ce qui les inspire : elles n'ont ni feinte, ni fausses couleurs. Je dirai toutefois ma pensée : j'ai bon espoir de toi, mais pas encore confiance entière. Je veux que tu fasses comme moi : ne compte pas trop vite et trop aisément sur toi-même, secoue les divers replis de ton âme, scrute et observe. Avant toute chose vois si c'est spéculativement ou dans la vie pratique que tu as gagné. La philosophie n'est point un art d'éblouir le peuple, une science de parade : ce n'est pas dans les mots, c'est dans les choses qu'elle consiste. Elle n'est point faite pour servir de distraction et tuer le temps, pour ôter au désœuvrement ses dégoûts ; elle forme l'âme, elle

la façonne, règle la vie, guide les actions ; montre ce qu'il faut pratiquer ou fuir, siège au gouvernail et dirige à travers les écueils notre course agitée. Sans elle point de sécurité : combien d'incidents, à toute heure, exigent des conseils qu'on ne peut demander qu'à elle ! « Mais dira-t-on, que me sert la philosophie, s'il existe une fatalité ? que sert-elle si un Dieu régit tout ? que sert-elle si le hasard commande ? Car changer l'immuable, je ne le puis, ni me prémunir contre l'incertain, qu'un Dieu ait devancé mon choix et décidé ce que je devrai faire, ou que la Fortune ne me laisse plus à choisir. » De ces opinions quelle que soit la vraie, qu'elles le soient même toutes, soyons philosophes : soit que les destins nous enchaînent à leur inexorable loi, soit qu'un Dieu, arbitre du monde, ait tout disposé à son gré, soit que les choses humaines flottent désordonnées sous l'impulsion du hasard, la philosophie sera notre égide. Elle déterminera en nous une obéissance volontaire à Dieu, une opiniâtre résistance à la Fortune ; elle t'enseignera à suivre l'un, à souffrir l'autre. Mais ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion sur les droits qui nous restent sous l'empire d'une Providence ou d'une série de causes fatales qui lient et entraînent l'homme, ou quand le brusque et l'imprévu dominant seuls ; je reviens à mon but qui est de t'avertir, de t'exhorter à ne point laisser ton mâle courage déchoir et se refroidir. Soutiens-le et sache le régler, et fais ta manière d'être de ce qui n'est qu'un heureux élan.

Dès l'ouverture de cette lettre, si je te connais bien, tu l'auras parcourue de l'œil pour voir si elle apporte quelque petit cadeau. Cherche bien, tu le trouveras. N'en fais pas honneur à ma générosité : c'est encore du bien d'autrui que je suis libéral. Que dis-je ? du bien d'autrui ! Tout ce qui a été bien dit par quelque autre est à moi, par exemple ce mot d'Épicure : « Si tu vis selon la nature, tu ne seras jamais pauvre ; si selon l'opinion, jamais riche. » La nature désire bien peu, l'opinion voudrait l'infini. Qu'on rassemble sur toi tout ce que des milliers de riches ont pu posséder ; que le sort, t'élevant au-dessus de la mesure des fortunes privées, te couvre de plafonds d'or, t'habille de pourpre, t'amène à ce point de raffinements et d'opulence que le sol disparaisse sous tes marbres, que tu puisses non-seulement posséder, mais fouler en marchant des trésors, ajoutes-y statues et peintures et tout ce que tous les arts ont élaboré pour le luxe, tant de richesses ne t'apprendront qu'à désirer plus encore. Les vœux de la nature ont leurs bornes, ceux que la trompeuse opinion fait naître n'ont pas où s'arrêter ; car point de limites dans le faux. Qui suit la vraie route arrive à un but ; qui la perd s'égaré indéfiniment. Retire-toi donc de l'illusoire, et quand tu voudras savoir si ton désir est naturel ou suggéré par l'aveugle passion, vois s'il a quelque part son point d'arrêt. Quand, parvenu déjà loin, toujours il lui reste à pousser au delà, sache qu'il est hors de la nature.

LETTRE XVII.

Tout quitter pour la philosophie. – Avantages de la pauvreté.

Loin de toi tout cet attirail, si tu es sage, que dis-je ? si tu veux l'être et porte-toi vers la raison à grande vitesse et de toutes tes forces. Si quelque lien t'arrête, ou dénoue-le ou tranche-le. Qui te retient ? Tes intérêts domestiques, dis-tu ! Tu les peux régler de telle sorte que ton revenu te suffise sans travail, de peur que la pauvreté ne te pèse, ni toi à personne. – En disant cela, tu sembles ne pas connaître la force et la grandeur du bien où tu aspires : tu vois bien l'ensemble de la chose et à quel point la philosophie est utile ; mais les détails, tu ne les saisis pas encore d'un coup d'œil assez net ; tu ignores combien, en cette situation, elle offre de ressources et comment, pour parler avec Cicéron, dans les grandes crises elle nous prête assistance et intervient dans nos moindres embarras. Crois-

moi, appelle-la dans tes conseils : elle te dissuadera de rester assis devant un comptoir : ce que tu cherches, n'est-ce pas, ce que tu veux gagner par tes retards, c'est de n'avoir point la pauvreté à craindre. Et s'il te faut la désirer ! Pour combien d'hommes les richesses furent un obstacle à la philosophie ! La pauvreté va d'un pas libre, en toute sécurité. Quand le clairon sonne, elle sait qu'on n'en veut pas à elle ; quand retentit le cri d'alarme, elle cherche par où fuir, et non ce qu'elle emportera. À-t-elle à s'embarquer ? Elle n'excite pas grand bruit au port ; et pour le cortège d'un seul homme le rivage n'est pas en tumulte ; elle n'a point autour d'elle un peuple d'esclaves pour la nourriture desquels il faille souhaiter que les récoltes d'outre-mer donnent bien. Il est facile d'alimenter un petit nombre d'estomacs, bien réglés, et qui ne demandent rien qu'à être rassasiés. La faim est peu coûteuse, un palais blasé l'est beaucoup. Il suffit à la pauvreté que ses besoins pressants soient satisfaits.

Pourquoi donc la refuserais-tu, cette commensale dont le régime devient celui de tout riche de bon sens ? Qui veut cultiver librement son âme doit être pauvre ou vivre comme tel. Cette culture ne profite qu'au sectateur de la frugalité : or la frugalité, c'est une pauvreté volontaire. Défais-toi donc de ces vains prétextes : « Je n'ai pas encore ce qui me suffirait ; que j'arrive à telle somme, et je me donne tout à la philosophie. » Eh ! c'est cette philosophie qu'il faut avant tout acquérir ; tu l'ajournes, tu la remets en dernier, elle par qui tu dois commencer. « Je veux amasser de quoi vivre ! » Apprends donc aussi comment il faut amasser. Si quelque chose t'empêche de bien vivre, qui t'empêche de bien mourir ? Non : ni la pauvreté n'est faite pour nous enlever à la philosophie, ni l'indigence même. Ceux qui ont hâte d'arriver à elle devront endurer même la faim, qu'ont bien endurée des populations assiégées. Et quel autre prix voulaient-elles de leurs souffrances que de ne pas tomber à la merci du vainqueur ? Combien est plus grande une conquête qui promet la liberté perpétuelle et le bonheur de ne craindre ni homme ni Dieu ! Oui, fût-ce par les tortures de la faim, c'est là qu'il faut marcher. Des armées se sont résignées à manquer de tout, à vivre de racines sauvages ; des choses dont le seul nom répugne les ont soutenues dans leur dénuement. Tout cela, elles l'ont souffert pour des maîtres, chose plus étonnante, étrangers ; et l'on hésiterait devant une pauvreté qui affranchit l'âme de ses passions furieuses ? Ce n'est donc pas d'amasser qu'il s'agit d'abord ; on peut, même sans provisions de route, arriver à la philosophie. Je te comprends : quand tu posséderas tout le reste, tu voudras bien avoir aussi la sagesse : ce sera comme le complément du matériel de ta vie, et pour ainsi dire un meuble de plus. Ah ! plutôt, si peu que tu possèdes, fais-toi dès maintenant philosophe, car d'où sais-tu si tu n'as pas déjà trop ? Si tu n'as rien, recherche la philosophie avant toute chose. « Mais je manquerai du nécessaire ! » Je dis d'abord non : cela ne saurait être, tant la nature demande peu ; et le sage s'accommode à la nature. Que si les nécessités les plus extrêmes fondent sur lui, il est prêt : il s'élance hors de la vie et cesse d'être à charge à lui-même. N'a-t-il pour sustenter cette vie que d'exiguës et étroites ressources, « Tant mieux, » se dira-t-il, et sans autre souci, sans se mettre en peine que du nécessaire, il payera sa dette à son estomac, couvrira ses épaules ; et en voyant les tracasseries des riches, et tant de rivaux dans cette course aux richesses, tranquille et satisfait il ne fera qu'en rire, il leur crierà : « Pourquoi remettre si tard à jouir de vous-mêmes ? Attendez-vous les fruits de vos capitaux, les gains de vos spéculations, le testament d'un riche vieillard, quand vous pouvez sur l'heure devenir riches ? La sagesse tient lieu de biens à l'homme : car les lui rendre superflus, c'est les lui donner. » Ceci s'adresse à d'autres qu'à toi, qui es voisin de l'opulence. Change le siècle, tu auras trop ; et dans tout siècle le nécessaire est le même.

Je pourrais clore ici ma lettre, mais je t'ai gâté. Il n'est permis de saluer les rois parthes qu'avec un présent ; toi, l'on ne peut te dire adieu sans payer. Qu'ai-je sur moi ? Empruntons à Épicure : « Que d'hommes pour qui la richesse conquise n'a pas été la fin,

mais le changement de leur misère ! » Je n'en suis pas surpris : ce n'est point dans les choses qu'est le mal, c'est dans l'âme. Ce qui lui rendait la pauvreté si lourde fait que les richesses lui pèsent. Comme il est indifférent que l'homme qui souffre soit déposé sur un lit de bois ou sur un lit d'or : n'importe où tu l'as transféré, ses douleurs y passent avec lui ; de même, place un esprit malade dans la richesse ou dans la pauvreté, partout son mal le suit.

LETTRE XVIII.

Les Saturnales à Rome. – Frugalité du sage.

Nous voici en décembre, où plus que jamais Rome sue à se divertir ; le plaisir sans frein est de droit public ; tout retentit des vastes apprêts de la fête, comme si rien ne distinguait les Saturnales des jours de travail. La différence a si bien disparu que, ce me semble, on n'a pas eu tort de dire : « Autrefois décembre durait un mois, à présent c'est toute l'année. » Si je t'avais ici, je causerais volontiers avec toi sur ce qu'à ton sens on doit faire : faut-il ne rien changer à nos habitudes de chaque jour ou, pour ne pas paraître faire opposition à l'usage général, faut-il égayer un peu nos soupers, et dépouiller la toge ? Car, ce qui n'avait lieu jadis qu'au temps de troubles et de calamité publique, maintenant pour le plaisir, pour des jours de fête, le costume romain est mis bas. Si je te connais bien, tu ferais le rôle d'arbitre et ne nous voudrais ni tout à fait pareils à cette foule en bonnet phrygien ; ni de tous points dissemblables ; à moins peut-être qu'en ces jours plus que jamais il ne faille commander à son âme de s'abstenir seule du plaisir alors que tout un peuple s'y vautre. Elle obtient la plus sûre preuve de sa fermeté, lorsqu'elle ne se porte ni d'elle-même ni par entraînement vers les séductions attirantes de la volupté. S'il y a bien plus de force morale, au milieu d'un peuple ivre et vomissant, à garder sa faim et sa soif, il y a plus de mesure à ne se point isoler ni singulariser, sans toutefois se mêler à la foule, et à faire les mêmes choses, non de la même manière. On peut en effet célébrer un jour de fête sans orgie.

Au reste, je me plais tellement à éprouver la fermeté de ton âme que, comme de grands hommes l'ont prescrit, à mon tour je te prescrirai d'avoir de temps à autre certains jours où te bornant à la nourriture la plus modique et la plus commune, à un vêtement rude et grossier, tu puisses dire : « Voilà donc ce qui me faisait peur ! » Qu'au temps de la sécurité l'âme se prépare aux crises difficiles ; qu'elle s'aguerrisse contre les injures du sort au milieu même de ses faveurs. En pleine paix, sans ennemis devant soi, le soldat prend sa course, fiche des palissades et se fatigue de travaux superflus pour suffire un jour aux nécessaires. Celui que tu ne veux pas voir trembler dans l'action, exerce-le avant l'action. Voilà comme ont fait les hommes qui, vivant en pauvres tous les mois de l'année, se réduisaient presque à la misère, pour ne plus craindre ce dont ils auraient fait souvent l'apprentissage. Ne crois pas qu'ici je te conseille ces repas à la Timon, ni ces cabanes du pauvre, ni aucune de ces fantaisies raffinées, dont la richesse amuse son ennui. Je veux pour toi un vrai grabat, un sayon, un pain dur et grossier. Soutiens ce régime trois et quatre jours, quelquefois plus : n'en fais pas un jeu, mais une épreuve. Alors, crois-moi, Lucilius, tu tressailliras de joie quand pour deux as tu seras rassasié, tu verras que pour être tranquille sur l'avenir on n'a nul besoin de la Fortune ; car elle nous doit le nécessaire, même dans ses rigueurs. Ne te figure pas toutefois que tu auras fait merveille : tu auras fait ce que tant de milliers d'esclaves, tant de milliers de pauvres font. À quel titre donc te glorifier ? C'est que tu l'auras fait sans contrainte, et qu'il te sera aussi facile de le souffrir

toujours que de l'avoir essayé un moment. Exerçons-nous à cette escrime, et pour que le sort ne nous prenne pas au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière. Nous craindrons moins de perdre la richesse, si nous savons combien peu il est pénible d'être pauvre. Le grand maître en volupté, Épicure, avait ses jours marqués où il fraudait son appétit, afin de voir s'il lui manquerait quelque chose pour la parfaite plénitude de la jouissance, ou combien il lui manquerait, et si ce complément valait toute la peine qu'il aurait coûtée. C'est du moins ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit, sous l'archonte Charinus, à Polyænos. Et il ajoute avec orgueil : « Moins d'un as suffit pour me nourrir ; Métrodore n'est pas aussi avancé : il lui faut l'as entier. » Crois-tu qu'un tel régime puisse rassasier ? – On y trouve même une jouissance, et une jouissance non point légère, d'un moment, et qu'il faille toujours étayer, mais stable et assurée. Ce n'est pas en soi une douce chose que l'eau claire et la bouillie, ou un morceau de pain d'orge ; mais c'est un plaisir suprême d'en pouvoir retirer encore du plaisir et de s'être restreint à ce que ne saurait nous ravir le plus inique destin. On nourrit d'une main plus libérale le prisonnier ; ceux qu'on réserve pour la peine capitale sont traités avec moins d'épargne par l'homme qui les doit mettre à mort. Qu'elle est grande l'âme qui sait descendre spontanément au-dessous même de ce qu'auraient à craindre des condamnés au dernier supplice ! Voilà désarmer d'avance la Fortune. Commence donc, cher Lucilius, à suivre la pratique de ces sages : prescris-toi certains jours pour quitter ton train ordinaire et t'accommoder de la plus mince façon de vivre ; commence, fraternise avec la pauvreté,

*Ose mépriser l'or, ô mon hôte ! et d'un dieu
Fais-toi le digne émule...*

Nul autre ne peut l'être que le contempteur de l'or. Je ne t'en interdis pas la possession, mais je veux t'amener à le posséder sans alarmes ; et tu n'as, pour y parvenir, qu'un moyen : te convaincre que tu vivras heureux sans la richesse, et la voir toujours comme prête à t'échapper.

Mais il faut songer à plier ma lettre. « Auparavant, dis-tu, paye ta dette. » Je te renverrai à Épicure : c'est lui qui te soldera. « L'extrême colère engendre la folie. » Pour bien sentir cette grande vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi. C'est contre les hommes de tous rangs que cette fièvre s'allume : elle naît de l'amour, elle naît de la haine, au milieu des choses sérieuses comme parmi les jeux et les ris. Le point essentiel n'est pas la gravité de ses motifs, mais le caractère où elle entre. Ainsi peu importe qu'un feu soit plus ou moins actif ; la matière où il tombe fait tout : il est des corps massifs que la plus vive flamme ne pénètre pas, comme il en est de tellement secs et combustibles qu'une étincelle même s'y nourrit jusqu'à former un incendie. Oui, cher Lucilius, l'extrême colère aboutit au délire ; et il faut la fuir moins encore pour garder la mesure que pour sauver notre raison.

LETTRE XIX.

Quitter les hauts emplois pour le repos.

Je tressaille de joie chaque fois que je reçois de tes lettres : elles me remplissent d'un bon espoir ; ce ne sont plus des promesses, ce sont des garanties. Persévère, je t'en prie, je t'en conjure : car qu'ai-je de mieux à demander à un ami que de le prier pour lui-même ?

Dérobe-toi, s'il est possible, au tracas des affaires ; sinon, romps avec elles. Voilà bien assez de jours gaspillés : commençons, vieux que nous sommes, à plier bagage. Sera-ce faire ombrage à personne ? Nous avons vécu dans la tourmente, allons mourir au port. Non que je te conseille la retraite comme moyen de renommée : il n'y faut mettre ni gloire ni mystère. Jamais en effet je ne te réduirai, tout en condamnant la folie des hommes, à chercher un antre et l'oubli : tâche que ton renoncement n'ait pas trop d'éclat, mais se laisse voir. D'autres, dont le choix à cet égard est libre et encore à faire, verront s'il leur convient de passer leur vie dans l'obscurité. Pour toi cela n'est plus possible : te voilà produit au grand jour par la vigueur de ton génie, par tes écrits si pleins de goût, par de nobles et illustres amitiés. La célébrité s'est emparée de toi ; fusses-tu plongé et comme perdu dans la retraite la plus reculée, tes premières traces te décèleraient encore. Tu ne peux plus jouir des ténèbres ; tu emporteras, n'importe où tu fuiras, presque tout l'éclat de ton passé. Tu peux prétendre au repos sans que personne t'en veuille, sans regrets ni remords de conscience. Que quitteras-tu dont l'abandon puisse être amer à ta pensée ? Tes clients ? Aucun ne te suit pour toi-même, tous pour quelque chose à tirer de toi. Tes amis ? Jadis on recherchait l'amitié ; maintenant on court à la proie. Des vieillards qui ne te verront plus changeront leurs testaments ? Tes flatteurs iront saluer d'autres seuils ? Un grand bien ne saurait coûter peu. Calcule à quoi tu veux renoncer : à toi-même, ou à une portion de ce qui est à toi ? Que ne te fut-il donné de vieillir dans la sphère modeste où tu pris naissance ; et pourquoi la Fortune t'a-t-elle porté si haut ? Tu as perdu de vue l'existence salutaire à l'âme, emporté par tes rapides avantages, gouvernement de province, intendance et tout ce que promettent ces titres ; de plus grandes charges encore t'invitent, et après celles-là, d'autres. Quel sera le terme ? Qu'attends-tu pour t'arrêter ? Ce moment n'arrivera jamais. Il est, disons-nous, une série de causes dont la trame forme le destin ; ainsi s'étend la chaîne des désirs : ils naissent de la fin l'un de l'autre. Telle est la vie où tu es plongé, que jamais d'elle-même elle ne terminera tes misères et ta servitude. Dérobe au joug ta tête meurtrie ; mieux vaudrait qu'elle fût tranchée une fois qu'incessamment courbée. Si tu reviens à la vie privée, tout y sera sur une moindre échelle, mais te satisfera pleinement, ce que ne font pas aujourd'hui les torrents de jouissances qui affluent chez toi de toutes parts. Préfères-tu donc, à une pauvreté qui rassasie, une abondance famélique ? La prospérité est avide, et en butte à l'avidité d'autrui. Tant que rien ne t'aura suffi, toi-même tu ne suffiras point aux autres. « Comment sortir de cette position ? » Comme tu pourras. Songe combien de hasards l'argent, combien de travaux les honneurs t'auront fait braver ; ose enfin quelque chose pour le repos ; sinon, condamné aux soucis des gouvernements de provinces, puis des magistratures urbaines, tu vieilliras dans le tracas, dans des tourmentes toujours nouvelles ; il n'est réserve ni douceur de mœurs assez heureuses pour y échapper. Qu'importe en effet que tu veuilles le repos ? Ta fortune ne le veut pas. Et si tu lui permets de grandir encore ? À quelques progrès qu'elle s'élève, il y aura progrès dans ta crainte. Je veux ici te rapporter un mot de Mécène qui, dans les tortures de la grandeur, poussa ce cri de vérité : « Oui, leur hauteur même foudroie les sommets. » Tu demandes dans quel livre il a dit cela ? Dans celui qui a pour titre Prométhée. Il a voulu dire : « Les hauteurs ont leurs sommets foudroyés. » Est-il pouvoir au monde au prix duquel tu voulusses afficher une telle ivresse de style ? Mécène avait du génie ; il eût enrichi d'un grand modèle l'éloquence romaine si sa haute fortune ne lui eût ôté sa force, disons le mot : sa virilité. Voilà ce qui t'attend, si tu ne te hâtes de plier la voile et, ce qu'il a voulu trop tard, de raser le rivage.

J'aurais pu, moyennant cette sentence de Mécène, balancer mes comptes avec toi ; mais tu me chercheras chicane, si je te connais bien ; tu ne voudras ton remboursement qu'en pièces de beau relief et de bon aloi. Selon l'usage, c'est sur Épicure que je dois tirer : « Examine bien, dit-il, avec qui tu dois manger et boire, avant de penser à ce que tu boiras

et mangeras. Car manger la victime sans un ami, c'est vivre comme les lions et les loups. » Un ami ! Tu ne l'obtiendras que dans la retraite : ailleurs, tu auras des convives triés et classés par le nomenclateur dans la foule qui vient te saluer. Il se méprend fort celui qui cherche des amis dans son antichambre et qui les éprouve à sa table. Il n'est pire malheur pour l'homme obsédé d'occupations et de richesses que de croire à l'amitié de gens qui n'ont point la sienne, ou à l'efficacité de ses bienfaits pour se la concilier ; souvent plus on nous doit, plus on nous hait. Une légère dette fait un débiteur, une lourde somme un ennemi. « Eh quoi ! les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ! » Si fait, quand on peut choisir à qui l'on donne, quand on les place, qu'on ne les sème point au hasard. Ainsi, tandis que tu travailles à t'appartenir complètement, mets toujours à profit ce conseil des sages : attache plus d'importance au caractère de l'obligé qu'à la nature de l'obligation.

LETTRE XX.

Même sujet. – Inconstance des hommes.

Si ta santé est bonne, et si tu te crois digne de devenir quelque jour ton maître, je m'en réjouis ; et ce sera ma gloire si j'ai pu te sauver de ce gouffre où tu flottais sans espoir d'en sortir. Mais je te prie d'une chose, cher Lucilius, et je t'y exhorte : ouvre à la philosophie les plus intimes parties de ton âme et prends pour mesure de tes progrès non tes discours ni tes écrits, mais l'affermissement de tes principes et la diminution de tes désirs. Prouve tes paroles par tes actes. Bien différent est le but de ces déclamateurs qui ne veulent que capter les suffrages d'une coterie, de ces ergoteurs qui amusent les oreilles de la jeunesse et des oisifs en voltigeant d'un sujet à l'autre avec une égale volubilité. La philosophie enseigne à faire non à parler : ce qu'elle exige, c'est que tous vivent d'après sa loi ; que la vie ne démente point les discours et que la teinte de toutes nos actions soit une. Voilà le premier devoir de la sagesse et son plus sûr indice : la concordance du langage avec la conduite, et que l'homme soit partout égal et semblable à lui-même. Qui remplira cette tâche ? Peu d'hommes, mais enfin quelques-uns. La chose est difficile, et je ne dis point que le sage ira toujours du même pas : mais il tiendra la même route. Prends donc bien garde si ton costume ne contraste point avec ta demeure ; si, libéral pour toi-même, tu n'es point avare pour les tiens ; si, frugal dans tes repas, tu ne bâtis point somptueusement. Une fois pour toutes, fais choix de la règle où l'ensemble de ta vie doit s'adapter. Tel se restreint dans son particulier qui s'étend et représente largement au dehors, vicieuse disparate, symptôme d'un esprit vacillant qui n'a point encore son assiette. Un autre motif que je vais donner d'une telle inconséquence et de cette bigarrure entre les actes et les volontés, c'est que nul ne se propose bien ce qu'il veut ; ou, s'il le fait, il n'y persiste point et passe outre ; puis changer ne suffit plus : il revient sur ses pas et retombe dans ce qu'il vient de fuir et de condamner.

Laissant donc de côté les anciennes définitions, et pour embrasser tout le système de la vie humaine, je puis me borner à dire : En quoi consiste la sagesse ? À toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Il n'est pas besoin d'ajouter la brève condition : pourvu que nos vouloirs soient justes ; car la même chose ne peut toujours plaire au même homme, si elle n'est juste. Or le vulgaire ne sait ce qu'il veut qu'au moment où il le veut : nul n'a une bonne fois décidé ce qu'il voudra ou ne voudra pas. Nos jugements, d'un jour à l'autre, varient et se contredisent : chacun presque traite la vie comme un jeu de hasard. Tiens donc ferme à ton œuvre ébauchée, et peut-être atteindras-tu à la perfection ou à ce degré que toi seul sentiras ne pas être la perfection. Tu t'inquiètes de ce que deviendra la

foule de tes familiers ! N'étant plus nourrie par toi, elle se nourrira elle-même ; et ce que tout seul tu ne démêlerais point, la pauvreté te l'apprendra. Elle retiendra près de toi les sûrs, les vrais amis, tandis que s'éloigneront tous ceux qui cherchaient en toi autre chose que toi. Et ne saurait-on aimer la pauvreté, même à ce seul titre qu'elle nous fait voir qui nous aime ? Oh ! quand viendra le jour où nul ne mentira plus pour te faire honneur ! Voici donc où doivent tendre tes réflexions, tes soins, tes souhaits, en quittant Dieu de tout le reste : vivre content de toi-même et des biens que tu puiseras en toi. Est-il un bonheur plus à ta portée ? Descends à l'humble rang d'où la chute n'est plus possible, et pour que tu le fasses de meilleur cœur, je rattacherai à mon texte le tribut de cette lettre que j'acquitte à l'instant. Dusses-tu m'en vouloir, c'est encore Épicure qui se charge de l'avancer pour moi : « Tes discours imposeront bien plus, crois-moi, prononcés de ton grabat et sous les haillons : ce ne seront pas des mots seulement, mais des exemples. » Moi du moins je suis bien autrement frappé de ce que dit notre Démétrius, quand je le vois nu et couché sur ce qui n'est pas même un chétif matelas : il n'est plus précepteur de la vérité, il en est le vivant témoin. « Quoi ! ne suffit-il donc pas, quand on a les richesses, de les mépriser ? » Pourquoi non ? Celui-là aussi a l'âme grande qui, les voyant affluer autour de lui, frappé d'une longue surprise, ne peut que rire de ce qu'elles lui soient venues et entend dire qu'elles lui appartiennent plutôt qu'il ne s'en aperçoit. Il est beau de n'être pas gâté par la compagnie des richesses ; il y a de la grandeur à rester pauvre au milieu d'elles, mais plus de sécurité à ne les avoir pas. « Je ne sais, diras-tu, comment ce riche supportera la pauvreté, s'il y tombe. » Ni moi, comment ce pauvre, cet émule d'Épicure, s'il vient à tomber dans la richesse, la méprisera. C'est donc chez tous les deux l'âme qu'il faut apprécier : il faut démêler si l'un se complaît dans la pauvreté, si l'autre ne se complaît pas dans sa richesse. Autrement, faible preuve d'une résolution franche qu'un grabat ou des haillons, s'il n'est pas évident que c'est par choix, non par nécessité, qu'on s'y est réduit. Au reste il est d'une âme généreuse, sans y courir comme à un état meilleur, de s'y préparer comme à une chose facile. Oui, facile, cher Lucilius, agréable même quand on l'aborde après longue et mûre réflexion. Car là se trouve un bien sans lequel rien ne nous agré, la sécurité. C'est pourquoi j'estime nécessaire, comme je t'ai écrit que de grands hommes l'ont fait, de prendre par intervalles quelques jours où, par une pauvreté fictive, on s'exerce à la véritable, ce qu'il faut pratiquer d'autant plus que la mollesse a détrempé tous nos ressorts, et nous fait tout juger dur et difficile. Ah ! réveillons-nous de notre sommeil, aiguillons notre âme et lui rappelons quel fonds modique la nature constitue à l'homme. Nul n'est riche en naissant : quiconque vient à la lumière est tenu de se contenter de lait et d'un lambeau de toile. Et après de tels commencements, des royaumes sont pour nous trop étroits !

LETTRE XXI.

Vraie gloire du philosophe. – Éloge d'Épicure.

Tu as fort à faire, penses-tu, contre les obstacles dont parle ta lettre ? Ta plus grande affaire est avec toi-même, c'est toi qui te fais obstacle. Incertain de ce que tu veux, tu sais mieux approuver ce qui est honorable que le suivre : tu vois où réside la félicité, mais tu n'oses aller jusqu'à elle. Ce qui t'arrête, tu ne t'en rends pas bien compte ; je vais te le dire. Tu trouves grand le sacrifice que tu vas faire ; et quand tu t'es donné pour but la sécurité à laquelle tu es près de passer, tu es retenu par tout cet éclat d'une vie qui va recevoir tes adieux, comme si de là tu devais tomber dans une obscure abjection. Erreur ! Lucilius : de

ta vie à la vie du sage on ne peut que monter. Comme la lumière se distingue de ses reflets, car elle émane d'un foyer certain qui lui est propre, et ceux-ci ont un éclat d'emprunt ; ainsi la vie dont je parle diffère de la tienne. Ce qui brille en la tienne, c'est du dehors qu'elle l'a reçu ; la moindre interposition l'éclipse et l'obscurcit soudain : la vie du sage resplendit de ses seuls rayons. De tes études en sagesse viendra ton vrai lustre, ton anoblissement.

Rapportons ici un mot d'Épicure. Dans une lettre à Idoménée, que des vaines pompes de sa charge il rappelait à la fidèle et solide gloire, il disait à ce ministre d'un pouvoir inflexible, à cet homme qui tenait les rênes d'un grand empire. « Si c'est la gloire qui te touche, tu seras plus connu par ma correspondance que par toutes ces grandeurs que tu courtises, et pour lesquelles tu es courtoisé. » Et n'a-t-il pas dit vrai ? Qui connaîtrait Idoménée, si Épicure n'avait buriné ce nom dans ses lettres ? Tous ces grands, ces satrapes et le grand roi lui-même duquel Idoménée empruntait son relief, un profond oubli les a dévorés. Les lettres de Cicéron ne permettent pas que le nom d'Atticus périclisse : il ne servait de rien à Atticus d'avoir eu pour gendre Agrippa, pour mari de sa petite-fille Tibère, Drusus César pour arrière-petit-fils ; au milieu de ces noms célèbres nul ne parlait de lui, si le grand orateur ne se l'était associé. L'océan des âges viendra s'amonceler sur nous ; quelques génies élèveront leurs têtes, et avant de mourir un jour ou l'autre dans le même silence, lutteront contre l'oubli et sauront longtemps se défendre. Ce qu'Épicure a pu promettre à son ami, je te le promets à toi, Lucilius. J'aurai crédit chez la postérité : il m'est donné de faire durer les noms que j'emporte avec moi. Notre Virgile a promis à deux jeunes hommes une mémoire impérissable et il tient parole :

*Couple heureux ! si mes vers sont faits pour l'avenir,
Jamais ne s'éteindra votre doux souvenir,
Tant que le Capitole à sa roche immortelle
Enchaînera le monde et la ville éternelle.*

Tous les hommes que la Fortune a poussés sur la scène, tous ceux qui furent les dépositaires et les bras du pouvoir ont vu leur crédit prospère, leurs palais hantés de flatteurs tant qu'eux-mêmes sont restés debout ; après eux leur mémoire s'est promptement éteinte. Mais le génie ! sa gloire croît sans cesse ; et en outre de nos hommages que lui-même recueille, tout ce qui se rattache à sa mémoire est bienvenu.

Il ne faut pas qu'Idoménée soit gratuitement arrivé sous ma plume ; il payera le port de ma lettre. C'est à lui qu'Épicure adresse cette remarquable pensée, pour le dissuader d'enrichir Pythoclès par la voie ordinaire, toujours douteuse : « Si tu veux enrichir Pythoclès, n'ajoute point à son avoir, retranche à ses désirs. » Pensée trop claire pour qu'on l'interprète, trop bien rendue pour qu'on l'appuie de réflexions. Je ne te ferai qu'une observation : ne crois pas que ce mot soit dit seulement pour les richesses ; à quoi qu'on l'applique, il aura la même force. Veux-tu rendre Pythoclès honorable, n'ajoute point à ses honneurs, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès jouisse perpétuellement, n'ajoute pas à ses jouissances, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès arrive à la vieillesse et à une vie pleine, n'ajoute point à ses années, retranche à ses désirs. Ne crois pas que ces maximes appartiennent en propre à Épicure : elles sont à tout le monde. Ce qui se fait souvent au sénat doit se faire aussi, ce me semble, dans la philosophie. Quelqu'un ouvre-t-il un avis que je goûte en partie : « Divisez-le, lui dis-je, et je suis pour vous quant au point que j'approuve. » Si je cite volontiers toute noble parole d'Épicure, c'est surtout pour les gens qui se réfugient dans sa doctrine séduits par un coupable espoir, s'imaginant trouver là un voile à leurs vices : je veux leur prouver que, n'importe le camp où ils passent, il leur faut vivre vertueusement. Lorsqu'ils approcheront de ces modestes jardins, de l'inscription

qui les annonce : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici le suprême bonheur est la volupté ! » il sera obligeant le gardien de cette demeure, hospitalier, affable : c'est avec de la bouillie qu'il te recevra ; l'eau te sera largement versée ; et il te demandera si tu te trouves bien traité. « Ces jardins, dira-t-il, n'excitent pas la faim, ils l'apaisent ; ils n'allument pas une soif plus grande que les moyens de la satisfaire : ils l'éteignent par un calmant naturel et qui ne coûte rien. Voilà dans quelle volupté j'ai vieilli. » Je ne parle ici que de ces désirs qui n'admettent point de palliatif, auxquels il faut quelque concession pour qu'ils cessent. Pour ceux qui sortent de la règle, qu'on peut remettre à plus tard, ou corriger et étouffer, je ne dirai qu'un mot : cette volupté, bien que dans la nature, n'est point dans la nécessité ; tu ne lui dois rien : si tu lui fais quelque sacrifice, il sera benévole. L'estomac est sourd aux remontrances : il réclame, il exige son dû ; ce n'est pas toutefois un intraitable créancier ; pour peu de chose il nous tient quittes : qu'on lui donne seulement ce qu'on doit, non tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

Manière de donner les conseils. – Quitter les affaires. – Peur de la mort.

Tu sens déjà mieux le besoin de te dérober aux brillantes misères de ta charge ; mais comment y parvenir ? Tu le demandes : il est des avis qu'on ne donne que sur place. Un médecin ne saurait préciser par lettres l'heure du repas ou du bain ; il faut qu'il tâte le pouls du malade. Un vieux proverbe dit : « Le gladiateur prend conseil sur l'arène. » Le visage de l'adversaire, un mouvement de main, la moindre inclinaison du corps avertissent sa vigilance. Sur les usages et les devoirs on peut d'une manière générale ou mander ou écrire : tels sont les conseils qu'on adresse aux absents et même à la postérité ; mais l'à-propos, la façon d'agir ne se prescrivent jamais à distance : c'est en face des choses même qu'il faut délibérer. Il faut plus qu'être là, il faut être alerte pour ne pas manquer l'occasion fugitive ! Sois-y donc des plus attentifs : paraît-elle, saisis-la ; prends tout ton élan, applique toutes tes forces à te dépouiller de tes devoirs de convention. Et ici écoute bien le jugement que je porte, vois le dilemme : ou change de vie, ou renonce à vivre. Mais je pense aussi qu'il faut prendre la voie la plus douce, que, mal à propos engagé, tu dois dénouer plutôt que rompre, sauf toutefois, si dénouer est impossible, à rompre net. Y a-t-il homme si timide qui aime mieux rester toujours suspendu sur l'abîme que tomber une fois ? En attendant, comme premier point, ne t'engage pas plus avant ; borne-toi aux embarras où tu es descendu, dirai-je, comme tu aimes mieux le faire croire, où tu es tombé ? Pourquoi tenterais-tu d'aller plus avant ? Tu n'aurais plus d'excuse, et visiblement ta servitude serait volontaire. Rien de plus faux que ces phrases banales : « Je n'ai pu faire autrement ; quand je n'aurais pas voulu, j'étais forcé. » Nul n'est forcé de suivre la Fortune à la course : il est déjà beau, sinon de lui résister, du moins de faire halte, de ne point presser le mouvement qui nous emporte.

T'offenseras-tu si, non content de me présenter à ton conseil, j'y appelle des sages assurément plus éclairés que moi, auxquels je sou mets tous mes sujets de délibération ? Lis sur cette question une lettre d'Épicure à Idoménée qu'il prie « de fuir en toute hâte et de toutes ses forces, avant qu'une puissance majeure n'intervienne qui lui en ôte la faculté. » Au reste il ajoute : « Ne tente rien qu'à propos et en temps utile : mais cette heure longtemps épiée une fois venue, prends ton élan. » Il ne veut pas qu'on s'endorme quand on songe à fuir, et du pas le plus difficile il espère une sortie heureuse, à moins qu'on ne se presse avant le temps, ou qu'on ne se ralentisse au moment d'agir. Maintenant, je pense, tu

veux l'avis des stoïciens. Nul n'est en droit de les taxer auprès de toi de témérité : leur prudence surpasse encore leur courage. Peut-être attends-tu qu'ils te disent : « Il est honteux de plier sous le faix ; une fois aux prises avec le devoir accepté par toi, ne cède pas. Ce n'est pas l'homme de cœur et d'action qui fuit la fatigue : loin de là, son courage croît par les difficultés. » Ainsi te diront-ils, si « un digne motif soutient ta persévérance, si tu n'as à faire ou à supporter rien dont rougisse l'honnête homme ; » car celui-ci ne s'userait point en d'ignobles et déshonorantes fonctions, et ne resterait point aux affaires pour les affaires mêmes. Il ne fera même pas ce que tu penses qu'il ferait ; embarqué dans les grands emplois, il n'en souffrira pas perpétuellement les tourmentes. Voyant sur quels bas-fonds il roule sans avancer, tant d'incertitudes, tant d'écueils, il reculera, mais sans tourner le dos, il regagnera peu à peu le rivage. Or il est facile, cher Lucilius, d'échapper aux affaires quand on compte pour rien ce qu'elles rapportent. Car voilà ce qui nous arrête et nous retient : « Eh quoi ! renoncer à de si belles chances ! au moment de recueillir, m'éloigner ! plus personne à mes côtés ! point de cortège à ma litière ! mon antichambre déserte ! » Oui, c'est de tout cela qu'on a peine à s'arracher : on aime les fruits de ses misères, en maudissant ces misères mêmes. On se plaint de l'ambition comme on ferait d'une maîtresse ; et, à scruter nos vrais sentiments, ce n'est point haine, c'est bouderie. Sonde bien ces gens qui déplorent ce qu'ils ont convoité et qui parlent de fuir ce dont ils ne peuvent se passer : tu les verras volontairement, obstinément rester dans ce qu'ils nomment leur gêne et leur supplice. Oui, Lucilius, l'homme se cramponne à la servitude plus souvent qu'elle ne s'impose à lui ; mais si tu es résolu à déposer ta chaîne, et franchement ami de l'indépendance, si tu ne réclames de délai que pour t'épargner des regrets sans fin et rompre heureusement, toute la cohorte stoïcienne pourrait-elle ne pas t'applaudir ? Tous les Zénons, tous les Chrysippes ne te donneront que des conseils modérés, honorables, dignes de toi. Mais si tes tergiversations tendent à bien t'assurer de tout ce que tu emporteras avec toi, et de combien d'argent comptant tu approvisionneras ton loisir, jamais tu ne trouveras à faire retraite. Nul nageur n'échappe avec ses bagages. Aborde au port d'une meilleure vie : les dieux te sont propices, mais non point comme à ceux auxquels, avec un visage riant et serein, ils accordent de magnifiques infortunes, faveurs cuisantes et douloureuses, que justifient seuls les vœux qui les ont arrachées.

Déjà j'imprimais le sceau sur ma lettre ; il faut la rouvrir pour qu'elle n'arrive pas sans le petit présent d'usage et qu'elle porte avec elle quelque mémorable parole. En voici précisément une dont je ne puis dire si elle est plus vraie qu'éloquente ; de qui ? demandes-tu ; d'Épicure ; j'en suis encore à faire les honneurs du bien d'autrui : « il n'est personne qui ne sorte de la vie tel que s'il venait d'y entrer. » Prends le premier passant, jeune, vieux, entre les deux âges, tu trouveras chez tous même frayeur de la mort, même ignorance de la vie. Ils n'ont rien mené à fin : ils ont tout reporté sur l'avenir. Rien ne me paraît plus piquant dans le mot d'Épicure que ce reproche d'enfance fait aux vieillards : « Nous ne sortons pas de la vie, dit-il, autres que nous n'y sommes entrés ; » et il est au dessous du vrai : nous en sortons pires. C'est notre faute, ce n'est point celle de la nature. Elle a droit de se plaindre et de nous dire : « Pourquoi murmurer ? Je vous ai engendrés purs de passions, purs de craintes, de superstition, de perfidie, de tous les poisons de l'âme : tels vous êtes venus, partez de même. Il a cueilli les fruits de la sagesse, celui qui meurt comme je l'ai fait naître, sans rien appréhender. » Mais nous, tous nos sens frémissent quand la crise approche ; le cœur nous manque, nos traits pâlisent, d'inutiles pleurs tombent de nos yeux. Ô honte ! les angoisses nous assiègent au seuil même de la sécurité. Et pourquoi ? C'est que vides de tous biens, le regret de la vie nous travaille encore ; c'est que la vie n'a laissé rien d'elle auprès de nous : elle a passé, elle s'est écoulée tout entière. Nul ne s'inquiète de bien vivre ; on cherche à vivre longtemps ; tandis que bien vivre est loisible à tous, et vivre longtemps à personne.

LETTRE XXIII.

La philosophie, source des véritables joissances.

Tu attends que je te mande à quel point l'hiver en a usé doucement avec nous, cet hiver court et tempéré ; si le printemps est avare de beaux jours ; si le froid ne dément pas la saison, et autres futiles propos de gens qui cherchent à parler. Eh bien non : j'entends que toi et moi nous profitons de ce que je vais t'écrire. Et que sera-ce, sinon des encouragements à la sagesse ? Mais la base de la sagesse, quelle est-elle ? De ne pas te réjouir de choses vaines. Voilà la base, qu'ai-je dit ? voilà le comble de la sagesse. Voilà où est monté l'homme qui sait où placer sa joie et ne remet point son bonheur à la discrétion d'autrui. Il est soucieux et incertain de lui-même si un espoir quelconque le pousse en avant, la chose fût-elle sous sa main, peu difficile à saisir, et n'eût-il jamais espéré en vain. Avant tout, ô Lucilius, apprends de quoi il faut te réjouir. Te figures-tu que je t'enlève bien des satisfactions, moi qui t'interdis les dons du hasard, moi qui crois devoir te défendre l'espérance, la plus aimable des enchanteresses ? Ah ! bien au contraire : je veux que jamais la joie ne t'abandonne. Je veux qu'elle naisse sous ton toit, c'est-à-dire en toi-même. Les vulgaires hilarités ne remplissent pas le cœur : elles ne dérident que le front, la surface ; à moins que pour toi l'homme heureux ne soit l'homme qui rit. À l'âme seule appartient l'allégresse, l'assurance, le courage qui domine le sort. Crois-moi, c'est quelque chose de sérieux que la véritable joie. Penses-tu qu'un seul de ces hommes à face épanouie et, comme disent nos efféminés, à l'œil riant, sache mépriser la mort, ouvrir sa porte à la pauvreté, tenir en bride ses goûts sensuels et s'aguerrir à la souffrance ? L'âme qui s'exerce à tout cela jouit d'un contentement profond, mais qui chatouille peu les sens. Voilà celui dont je veux te voir possesseur : il ne tarira plus, dès que tu en auras trouvé la source. Les mines les plus pauvres se trouvent à la surface du sol ; les plus riches cachent leurs filons à une grande profondeur, sauf à récompenser bien mieux ceux qui les fouillent assidûment. Ainsi ce qui charme la foule ne présente qu'une écorce et qu'un vernis de satisfaction, et toutes les joies de l'extérieur manquent de base ; mais la joie dont je parle, où je m'efforce de te conduire, est substantielle et garde intérieurement ses plus riches trésors. Prends, je t'en conjure, ô mon cher Lucilius, la seule voie qui te puisse mener au bonheur ; jette au loin, foule aux pieds toute pompe du dehors, tout ce que te promettent les hommes, aspire au vrai bien et sois heureux de ton propre fonds. Or ce fonds quel est-il ? Toi-même et la meilleure partie de toi. Quant à ce corps fragile, bien que rien ne puisse s'opérer sans lui, regarde-le comme nécessaire, mais n'en fais point grand cas. De lui ne viennent que plaisirs faux, passagers, suivis de repentirs et qui, si une grande modération ne les tempère, tournent à la douleur. Oui : le plaisir est sur une pente rapide, il glisse vers la souffrance s'il ne se tient sur la limite ; et s'y tenir est difficile à qui se croit dans le bon chemin. La soif du vrai bien, si vive qu'elle soit, est sans risque. Tu veux savoir en quoi il consiste, quels en sont les éléments ? Les voici : une bonne conscience, d'honnêtes résolutions, des actions droites, le mépris des dons du hasard, la marche paisible et non interrompue d'une vie qui suit toujours la même ligne. Ces hommes qui s'élancent de projets en projets ou qui même, sans élan spontané, s'y laissent pousser comme par le hasard, comment auraient-ils un sort fixe et durable, eux, flottants et mobiles ? Peu de gens, soit au dehors soit au dedans d'eux-mêmes, s'ordonnent selon les plans de la raison : la multitude, comme ces objets qui suivent le courant des fleuves, ne marche pas, mais est entraînée. Les uns sont retenus sur une onde paisible qui les berce mollement ; d'autres cèdent à des flots plus rapides ; ceux-ci s'en vont, d'un cours languissant, à la rive la plus proche où ils sont déposés ; d'impétueux

courants rejettent ceux-là dans la haute mer. À nous donc à déterminer ce que nous voulons, et à savoir y persévérer.

C'est ici le lieu d'acquitter ma dette. Et je puis te renvoyer le mot de ton cher Épicure comme affranchissement de cette lettre : « Il est fâcheux d'en être toujours au début de sa vie. » ou, si ce tour est plus expressif : « C'est vivre mal que de toujours commencer à vivre. » Comment cela ? dis-tu ; car le mot demande explication. – C'est qu'alors la vie est toujours inachevée ; or qui peut se tenir prêt à mourir, s'il ne fait que la commencer ? Il faut agir de telle sorte qu'on ait toujours assez vécu : et nul ne s'en flatte au moment où il ébauche son existence. Ne t'imagines point que peu d'hommes soient dans ce cas : c'est le sort de presque tous. Certains commencent à vivre au moment où il faut cesser. Cela t'étonne ? Je vais t'étonner davantage : d'autres ont cessé de vivre avant d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

Crainces de l'avenir et de la mort. – Suicides par dégoût de la vie.

Tu es inquiet, à ce que tu m'écris, sur l'issue d'un procès qu'un ennemi furieux te suscite, et tu comptes que je t'engagerai à mieux augurer de ta cause et à reposer ta pensée sur la chance qui te flatte le plus. Car est-il besoin d'aller au-devant de maux qui se feront sentir assez vite, d'anticiper sur leur venue et de perdre le présent par crainte de l'avenir ? Il y a certainement folie, parce qu'on sera un jour malheureux, de l'être dès à présent ; mais je veux te mener à la sécurité par une autre voie. Veux-tu dépouiller toute sollicitude ? quelque événement que tu appréhendes, tiens-le pour indubitable ; petit ou grand, mesure-le par la réflexion et fais le tarif de tes craintes, tu verras certes que la cause est bien frivole ou bien passagère. Si pour t'enhardir il faut des exemples, ils ne seront pas longs à recueillir : chaque siècle a eu les siens. Sur quelque époque de l'histoire ou nationale ou étrangère que tu portes tes souvenirs, tu trouveras des caractères grands par l'étude, ou par l'élan de leur nature. Peut-il t'arriver, si l'on te condamne, une peine plus cruelle que d'être envoyé en exil, ou conduit à la prison ? Peut-on craindre pis que le bûcher, qu'une mort violente ? Représente-toi chacune de ces épreuves, puis évoque ceux qui les bravèrent : tu auras moins à chercher qu'à choisir. Rutilius reçut sa condamnation en homme qui n'y voyait de déplorable que l'injustice de l'acte. Métellus supporta l'exil avec fermeté, Rutilius avec une sorte de joie. L'un fit à la République la concession de son retour ; l'autre refusa le sien à Sylla auquel alors on ne refusait rien. Socrate disserta dans sa prison ; il pouvait fuir, on lui offrait de le sauver, il ne le voulut pas et resta, pour ôter aux hommes leurs deux grandes terreurs, qui sont la mort et la prison. Mucius plongea sa main dans les feux. Le supplice du feu est cruel, combien plus cruel pour qui se fait tout ensemble le bourreau et le patient ! Voilà un homme étranger à la science, qui n'est armé d'aucun précepte contre la mort ou la souffrance et qui, fort de son seul courage de soldat, se punit lui-même d'avoir manqué son entreprise. Il regarde sa main se fondre au brasier de Porsenna, et il tient ferme, et il ne retire ces os dépouillés et cette chair fluide que quand le réchaud lui est enlevé par l'ennemi. Il eût pu agir dans ce camp avec plus de bonheur, non avec plus d'héroïsme. Vois combien le courage est plus ardent à voler au-devant des épreuves que la barbarie à les lui imposer. Il fut plus aisé à Porsenna de pardonner à Mucius son projet homicide qu'à Mucius de se pardonner son insuccès.

« On est rebattu, vas-tu dire, dans toutes les écoles de ces histoires-là. Puis quand viendra l'article du mépris de la mort, tu nous raconteras Caton. » Et pourquoi ne

raconterais-je pas la dernière veillée du grand homme lisant le livre de Platon, son épée sous son chevet, double ressource dont il s'était muni pour les cas extrêmes ? l'une lui donnait la volonté, l'autre le moyen de mourir. Donc ayant mis aux affaires de la République tout l'ordre qu'on peut mettre à des débris et à des ruines, il crut ne devoir laisser à personne la faculté de tuer Caton ou l'honneur de le sauver, et, tirant cette épée qu'il avait jusqu'à ce jour conservée pure de sang humain, il s'écria : « Tu n'as rien gagné, ô Fortune, à traverser toutes mes entreprises ; jusqu'ici ce n'est pas pour mon indépendance, c'est pour celle de tous que j'ai combattu. Ce que j'ai voulu si opiniâtrement, ce n'était pas de me rendre libre, mais de vivre au milieu d'hommes libres : maintenant que le salut du monde est désespéré, Caton va assurer le sien. » Et il pesa de tout son corps sur la pointe meurtrière. La plaie bandée par les médecins, il a perdu de son sang et de ses forces, mais point de son courage ; ce n'est plus à César seul, c'est à lui-même qu'il en veut ; il plonge ses mains désarmées dans sa blessure, et son âme généreuse, impatiente de tout despotisme, il ne la fait pas sortir, il la jette dehors.

Je n'entasse point ici les exemples comme exercice d'imagination, mais pour t'aguerrir contre ce qui paraît le plus terrible à l'homme. Plus aisément réussirai-je, si je te montre que les gens de cœur ne sont pas les seuls qui subirent avec indifférence cette crise où s'exhale notre dernier souffle ; que des hommes d'ailleurs pusillanimes ont égalé en cela les plus intrépides. Témoin le beau-père de Pompée, Scipion, qui, rejeté sur l'Afrique par un vent contraire, et voyant son navire au pouvoir de l'ennemi, se perça de part en part avec son épée, et à cette demande : « Où est le général ? » répondit : « Le général est en lieu sûr. » Ce mot a fait de lui l'égal de ses pères, et n'a point permis que la gloire prédestinée aux Scipions en Afrique s'interrompît en sa personne. Il était beau de vaincre Carthage ; vaincre la mort fut sublime. Le général est en lieu sûr ! Un général, et le général de Caton, devait-il mourir autrement ? Je ne te renvoie point aux récits de l'histoire et ne relèverai pas de siècle en siècle la liste si longue des contempteurs de la mort : jette les yeux sur notre époque même, accusée par nous de mollesse et de sensualité, tu verras des hommes de tout rang, de toute condition, de tout âge, qui ont coupé court au malheur par le suicide. Crois-moi, Lucilius, loin que le trépas soit à craindre, nous lui devons de ne plus craindre rien. Entends donc sans alarme les menaces de ton ennemi ; et quoique ta conscience te rassure, comme parfois, en dehors de la cause, bien des influences prévalent, tout en espérant pleine justice, prépare-toi à la plus criante iniquité. Mais avant tout souviens-toi d'ôter aux choses leur fracas, de voir ce que chacune est en soi : tu n'y trouveras d'effrayant que ta propre terreur. Ce que tu vois arriver aux petits enfants, nous l'éprouvons, grands enfants que nous sommes : ils ont peur des personnes qu'ils aiment, auxquelles ils sont faits, qui jouent avec eux, s'ils les voient masquées. Ce n'est pas seulement aux hommes, c'est aux choses qu'il faut enlever tout masque et rendre leur vrai visage. Pourquoi ces glaives et ces feux dont tu me menaces et ton cortège de bourreaux frémissants ? Écarte cet attirail qui te cache et qui terrifie l'insensé. Tu n'es que la mort ; et hier mon esclave, ma servante te bravaient. Quoi ! encore tes fouets, tes chevalets que tu m'étales en grand appareil, et tes instruments de torture adaptés chacun à chaque jointure de mes membres, et tes milliers d'autres machines pour déchirer l'homme en détail ! Laisse là ces épouvantails, fais taire ces gémisséments, ces accents de douleur, l'horreur de ces cris qu'arrachent les supplices. Tout cela n'est que la douleur dont tel goutteux ne se met pas en peine, qu'un mauvais estomac endure au sein des orgies, que supporte une faible femme dans l'enfantement. Douleur légère si je la puis souffrir, qui passe vite si je ne la puis pas.

Médite ces vérités mille fois entendues, mille fois répétées par toi : mais les as-tu franchement entendues, franchement répétées ? que les effets le prouvent. Car le plus honteux reproche est celui qu'on nous fait d'avoir une philosophie de paroles, non d'actions. Eh quoi ! sais-tu d'aujourd'hui seulement que la mort, que l'exil, que la douleur

planent sur toi ? C'est pour tout cela que tu es né. Pensons que tout ce qui peut arriver arrivera : ce que je te recommande là, je suis sûr que tu l'as fait. Je te recommanderai maintenant de ne point abîmer ton âme dans les soucis de ce procès ; elle s'émousserait et aurait moins de vigueur au moment de se relever. Oublie ta cause pour celle où sont engagés tous les hommes, dis : « Je n'ai qu'un corps, mortel et fragile ; les sévices ou la violence de plus puissant que moi ne sont pas les seules douleurs qui le menacent ; ses plaisirs même se changent en tourments. Ses repas lui apportent l'indigestion ; l'ivresse, des engourdissements, des tremblements de nerfs ; l'incontinence lui contourne les pieds, les mains, toutes les articulations. Devenirai-je pauvre ? je serai du grand nombre. Exilé ? je me croirai né où l'on m'enverra. On me garrottera ? eh quoi ! suis-je maintenant sans entraves ? Ce corps est le bloc pesant où la nature m'a rivé. Je mourrai ? je cesserai, veux-tu dire, d'être en butte à la maladie, en butte aux geôliers, en butte à la mort. »

Il serait trop fade de reprendre ici le refrain usé d'Épicure : « Que la crainte des enfers est chimérique, qu'il n'y a point d'Ixion tournant sur sa roue, point de Sisyphe poussant de ses épaules un roc jusqu'au haut d'une montagne, point d'entrailles qui puissent renaître et se voir rongées quotidiennement. » Nul n'est assez enfant pour craindre un Cerbère, un royaume des ombres, et ces âmes squelettes marchant tout d'une pièce avec leurs ossements décharnés. La mort anéantit ou affranchit l'homme. Affranchi, la meilleure partie de son être demeure : son fardeau lui est enlevé ; anéanti, rien de lui ne reste : biens et maux, tout a disparu. Souffre qu'ici je rappelle un de tes vers, en t'invitant d'abord à reconnaître que tu l'as écrit pour toi-même aussi bien que pour les autres ; car s'il est honteux de dire une chose et de penser le contraire, combien ne l'est-il pas plus d'écrire autrement qu'on ne pense ? Je me souviens qu'un jour tu développais cette idée que l'homme ne tombe pas tout d'un coup dans la mort, qu'il s'y achemine pas à pas, que nous mourons chaque jour, car chaque jour nous dérobe une portion de vie, et alors même que nous croissons, la somme de nos années décroît. La première enfance nous a échappé, puis le second âge, puis l'adolescence ; y compris hier, tout le temps écoulé n'est plus, et ce jour même que nous vivons nous le disputons pied à pied au néant. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vide la clepsydre, mais tout ce qui a fui précédemment, ainsi l'heure dernière, où nous cessons d'être, ne fait pas la mort à elle seule, mais seule elle la consomme. Alors nous arrivons au terme, mais dès longtemps nous y marchions. Ce qu'ayant esquissé, avec ta verve ordinaire et ces grands traits qui jamais toutefois ne pénétrèrent mieux que quand tu prêtes à la vérité ton langage, la mort c'est, disais-tu :

L'œuvre de tous nos jours, qu'un dernier jour achève.

Relis-toi plutôt que ma lettre, et il te sera démontré que cette crise redoutée par nous est notre dernière mort, mais n'est pas la seule.

Je vois où se portent tes yeux : tu cherches ce que j'ai enchâssé dans cette lettre, de quel homme j'y cite une parole généreuse, un utile précepte. La matière même que je viens de toucher me fournira mon envoi. Épicure ne gourmande pas moins ceux qui souhaitent de mourir que ceux qui en ont peur. « Il est ridicule, dit-il, de courir à la mort par dégoût de la vie, quand c'est notre manière de vivre qui nous fait courir à la mort. » Ailleurs encore : « Quoi de plus ridicule que d'invoquer la mort, quand tu as détruit le repos de ta vie par la crainte de mourir ! » Et ceci, frappé au même coin : « Telle est l'imprévoyance des hommes ou plutôt leur démence, que l'effroi de la mort pousse certaines gens à se la donner. » Quelle que soit celle de ces paroles que tu veuilles méditer, tu y puiseras force et courage pour subir la mort ou porter la vie. Car c'est double courage et double force qu'il nous faut pour ne pas trop aimer l'une, ni trop abhorrer l'autre. Lors même que la raison conseille

d'en finir avec l'existence, ce n'est pas à la légère ni d'un mouvement brusque qu'il faut s'élancer. L'homme de cœur, le sage doit non pas s'enfuir de la vie, mais prendre congé. Et surtout gardons-nous d'une maladie qui s'est emparée de bien des gens, la passion du suicide. Car entre autres manies, cher Lucilius, il y a vers la mort volontaire une tendance irréfléchie de l'âme qui souvent saisit les caractères les plus généreux, les plus indomptables, comme aussi les plus lâches et les plus abattus : ceux-là parce qu'ils méprisent la vie, ceux-ci parce qu'elle les écrase. Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : vivre leur est non pas odieux, mais fastidieux : on glisse sur cette pente, poussé par la philosophie elle-même, quand on se dit : « Quoi ! toujours les mêmes impressions ! toujours me réveiller, dormir, me rassasier, avoir faim, avoir froid, avoir chaud ; rien qui finisse jamais ! Tout cela fait cercle et s'enchaîne, se fuit et se succède. La nuit chasse le jour, et le jour la nuit ; l'été se perd dans l'automne, l'automne est pressé par l'hiver que le printemps vient désarmer : tout ne passe que pour revenir. Rien de nouveau à faire, rien de nouveau à voir. De cette routine aussi naît à la fin le dégoût. » Pour plusieurs, ce n'est pas que la vie leur semble amère c'est qu'ils ont trop de la vie.

LETTRE XXV.

Dangers de la solitude. – Se choisir un modèle de vie.

À l'égard de nos deux amis, deux routes diverses sont à prendre : il y a dans l'un de vicieux penchants à réformer, dans l'autre il les faut rompre. J'userai avec celui-ci d'une liberté entière : je ne l'aime pas, si je crains de le heurter. « Comment ! vas-tu dire ; tenir en tutelle un pupille de quarante ans, y songes-tu ? Considère son âge qui n'est plus souple ni maniable : le repêtrir est impossible ; on ne façonne que ce qui est tendre. » J'ignore à quel point je réussirai, mais j'aime mieux manquer de succès que de confiance. Ne désespère pas de guérir le malade même qui l'est depuis le plus longtemps, si tu tiens ferme contre tout écart de régime, si tu le forces, malgré mainte répugnance, à faire et à se laisser faire. Quant au premier des deux, il me laisse peu de motifs de confiance, sauf qu'il rougit encore de ses fautes. Il faut entretenir ce reste de pudeur : tant qu'elle survivra dans cette âme, il y aura lieu de bien augurer. Le second, plus endurci, veut plus de ménagement, je crois, de peur qu'il ne vienne à désespérer de lui-même ; et jamais instants ne furent plus propices que ces intervalles de raison où il a l'air d'un homme guéri. Ces intermittences en ont imposé à d'autres ; moi je n'en suis pas dupe : je m'attends au retour de la fièvre avec redoublements, car je sais qu'elle sommeille et qu'elle n'a pas fui. Je donnerai quelques jours à son traitement, j'essayerai si l'on peut ou non faire quelque chose.

Toi, continue à te montrer homme de décision et réduis tes bagages. De toutes ces choses qui forment notre avoir nulle n'est indispensable. Retournons aux lois de la nature : la vraie richesse est sous notre main. Ce qu'il faut à l'homme ne coûte rien ou presque rien. Du pain, de l'eau, voilà ce qu'exige la nature ; nul n'est pauvre pour ces deux choses, « et qui borne là ses désirs peut disputer de félicité avec Jupiter lui-même, » comme dit Épicure dont tu peux lire la recommandation ci-incluse : « Agis en tout comme si Épicure te regardait. » Il est utile sans doute de s'être imposé un surveillant, d'avoir un modèle à contempler, qui intervienne et se fasse sentir dans toutes tes pensées. Il est bien plus admirable encore de vivre comme en la présence continuelle et sous les yeux de quelque homme de bien ; mais, selon moi, c'est assez déjà d'agir en tout ce que l'on fait comme sous les yeux d'un témoin quelconque. La solitude encourage à tout ce qui est mal. Quand tu auras fait assez de progrès pour te pouvoir révéler toi-même, libre à toi de congédier ton

directeur : jusque-là il te faut quelque autorité qui te maintienne. Que ce soit ou Caton, ou Scipion, ou Lælius, ou tout autre dont la présence au milieu des gens les plus perdus de vices couperait court aux désordres ; mais travaille à former en toi l'homme en face duquel tu n'oserais mal faire. Quand tu en seras là, quand tu commenceras à être toi-même en quelque honneur auprès de toi, je t'accorderai peu à peu comme droit ce dont Épicure a fait un conseil : « Sois plus que jamais seul avec toi-même, quand tu seras forcé d'être avec la foule. »

Il faut te faire autre que le grand nombre. Jusqu'à ce que tu puisses sans risque te recueillir ainsi, regarde tous ces hommes : pas un qui ne gagne plus à être avec autrui qu'avec soi. « Sois plus que jamais seul avec toi-même quand tu seras forcé d'être avec la foule ; » oui, si tu es homme de bien, si tu es calme, tempérant : sinon, cherche dans la foule un asile contre toi-même. Seul, tu es trop près d'un méchant.

LETTRE XXVI.

Éloge de la vieillesse.

Naguère je te disais que j'étais en présence de la vieillesse : j'ai déjà peur de l'avoir laissée derrière moi. Ce n'est déjà plus le nom qui convient à mon âge ou du moins à mon être physique ; car on appelle vieillesse l'époque de la lassitude, non celle où la force est brisée. Compte-moi parmi les décrépits, parmi ceux qui touchent à leur fin. Toutefois, entre nous, je me rends grâce ; au moral je ne sens point l'injure des ans, bien que mon corps la ressente ; je n'ai de vieilli que mes vices et leurs organes. Mon âme, dans toute sa force, et ravie de n'avoir plus grand démêlé avec le corps, a déposé une bonne partie de son fardeau : elle est allègre et me conteste ma vieillesse : c'est pour elle la fleur de l'âge. Croyons-la donc ; qu'elle jouisse de son beau moment.

Entrons dans l'examen de ce phénomène : distinguons, dans ce calme et cette retenue de mœurs, ce que je dois à la sagesse, ce que je dois à l'âge ; rendons-nous bien compte de ce que je ne puis plus comme de ce que je ne veux plus faire, et si je puis encore certaines choses que je ne veux pas. Car pour ce que je ne puis plus, je m'applaudis de mon impuissance. Quel motif de plainte en effet, quel désagrément y a-t-il, si ce qui doit cesser est tombé de soi-même ? « Le pire désagrément, dis-tu, c'est de décroître, de dépérir et, à proprement parler, de se voir fondre. Au lieu d'un choc soudain qui nous terrasse, c'est l'âge qui nous mine ; et chaque jour nous vole quelque chose de nos forces. » Peut-on mieux sortir de la vie que quand la nature en dénoue la chaîne et nous laisse glisser vers le terme ? Non que ce soit un mal d'être enlevé d'une façon brusque et imprévue ; mais c'est une allure commode de se sentir doucement emmené.

Pour moi, comme si je touchais au moment de l'épreuve, et que le jour qui doit juger toutes mes années fût déjà venu, je m'examine et dis à part moi : « Non, jusqu'ici tes actes ni tes paroles n'ont rien prouvé. Légers et trompeurs garants de ta valeur morale, trop d'illusions les enveloppèrent : tes vrais progrès, la mort me les certifiera. » Je me dispose donc, sans le craindre, à ce jour où, dépouillant tout fard et tout subterfuge, je vais, juge de moi-même, savoir si mon courage est de paroles ou de sentiment ; s'il n'y avait que feintes et mots de théâtre dans tous ces défis dont j'apostrophais la Fortune. Arrière l'opinion des hommes, toujours problématique et partagée en deux camps. Arrière ces études cultivées durant toute ta vie : la mort va prononcer sur toi. Il faut le dire : ni discussions philosophiques, ni entretiens littéraires, ni mots empruntés aux maximes des sages, ni

langage érudit ne montrent la vraie force de l'âme : souvent les plus timides parlent avec le plus d'audace. On saura quels combats tu auras rendus, quand tu rendras le dernier souffle. « J'accepte la condition et n'ai point peur de comparaître. » Voilà ce que je me dis ; prends que je te l'ai dit à toi-même. Tu es plus jeune ? Qu'importe ? La mort ne compte pas les années. Ne sachant pas où elle t'attend, c'est partout que tu dois l'attendre.

Je voulais finir ma lettre, et ma main s'apprêtait à la fermer, mais il faut que le rite s'accomplisse jusqu'au bout et que ma missive ait de quoi faire sa route. Quand je ne te dirais pas d'où je tirerai mon emprunt, tu sais dans quel coffre je puise. Attends quelque peu, et je te payerai sur mes fonds ; d'ici là j'ai pour prêteur Épicure : « Cherche bien, dit-il, lequel est plus commode, que la mort vienne à nous, ou nous à elle. » Sa pensée est claire : il est beau de s'étudier à mourir. Tu jugeras superflu peut-être d'apprendre un secret qui ne sert qu'une fois ; c'est pour cela même qu'on doit l'approfondir : il faut apprendre constamment ce qu'on ne peut s'assurer de bien savoir. Étudie-toi à mourir ! c'est me dire : « Étudie-toi à être libre. » Qui sait mourir ne sait plus être esclave : il se place au-dessus ou du moins hors de tout pouvoir. Que lui font les prisons, les gardes, les barreaux ? Il a toujours une porte libre. Une seule chaîne nous retient captifs, l'amour de la vie. Il faut non pas le répudier, mais tellement le restreindre qu'au besoin rien ne nous arrête et ne nous empêche de faire résolument et sur l'heure ce que tôt ou tard il faut faire.

LETTRE XXVII.

Il n'est de bonheur que dans la vertu. – Ridicules de Sabinus.

Ces avis que je te donne, tu demandes si moi-même je me les suis donnés. Me suis-je corrigé, moi, pour avoir le droit et le loisir de réformer autrui ? – Je n'ai pas la présomption, malade que je suis, d'aller me mêlant de la cure des autres ; mais couché comme toi dans la salle de douleurs, je t'entretiens de nos infirmités communes et te communique mes recettes. Écoute-moi donc comme si je me parlais à moi-même : je t'initie aux secrets de mon âme et t'appelle en tiers à mon interrogatoire. « Fais le calcul de tes années, m'écrié-je, et rougis de vouloir encore ce que tu voulais enfant, de faire les mêmes projets. Ose enfin t'être utile avant de mourir ; que tes vices meurent avant toi. Congédie ces plaisirs désordonnés que tu expieras chèrement : ils ne sont pas venus qu'ils nuisent déjà, ils sont partis qu'ils nuisent encore. Tout comme les angoisses du crime, ne l'eût-on pas pris sur le fait, ne passent point avec le crime même, ainsi, aux plaisirs déshonnêtes survit encore le repentir. Ils ne sont point solides, point fidèles, et, lors même qu'ils ne nous nuisent pas, ils nous délaissent. Ah ! plutôt cherche autour de toi quelque bien qui dure ; et en est-il d'autre que celui que l'âme tire d'elle-même ? La vertu seule donne une joie constante et libre de crainte : les obstacles qui lui surviennent sont des nuages qui glissent au-dessous d'elle et n'éclipsent jamais sa lumière. Quand te sera-t-il donné d'atteindre à cette félicité ? Tu n'as point encore ralenti le pas, mais hâte-toi. Il te reste beaucoup à faire, et il te faut y consacrer tes veilles, tes travaux, et payer de ta personne, si tu veux réussir. Ce n'est pas chose qui se laisse faire par délégués. Ailleurs, en littérature, les substituts sont admis. Il y eut de nos jours un Calvisius Sabinus, un richard, qui avec la fortune d'un affranchi en avait le caractère. Je ne vis jamais homme d'une richesse plus impertinente. Sa mémoire était si mauvaise qu'il oubliait tantôt le nom d'Ulysse, tantôt celui d'Achille, tantôt celui de Priam, gens qu'il prétendait connaître comme l'enfant son pédagogue. Jamais vieux nomenclateur, forgeant les noms au lieu de les dire, ne qualifia tout de travers ses tribus de visiteurs, comme celui-ci les Troyens et les

Grecs. Avec cela se donnant des airs d'érudit ; et voici quel moyen expéditif il imagina. Il acheta à poids d'or des esclaves dont l'un savait par cœur Homère, l'autre Hésiode, neuf autres eurent les lyriques pour département. J'ai dit à poids d'or, et que cela ne te surprenne : ne les trouvant pas tout faits, il les avait commandés. Quand sa troupe fut toute recrutée, il se mit à harceler ses convives. Il la tenait postée à ses pieds pour qu'elle lui fournît de temps en temps des citations de vers, mais souvent il restait court au milieu d'un mot. Satellius Quadratus, l'un de ces rongeurs qui vivent de la sottise des riches, par conséquent leurs rieurs et, à ce double titre, aussi leurs railleurs, l'engageait à prendre des grammairiens pour lui ramasser les paroles. « Mais, dit Sabinus, ceux-ci me coûtent déjà cent mille sesterces pièce ! – Vous auriez eu à moins, reprit l'autre, autant d'étuis à manuscrits. » Néanmoins notre homme s'était mis en tête qu'il savait ce que savaient tous ses gens. Le même Satellius lui conseillait de s'exercer à la lutte, lui maladif, pâle, tout grêle : « Et le moyen ? objecta Sabinus ; à peine ai-je le souffle. – Ne dites point cela, je vous prie ; voyez tous ces robustes valets : leur vigueur n'est-elle pas à vous ? »

Le bon sens ne se prête, ni ne s'achète ; et, je pense, il serait à vendre qu'il n'aurait point d'acheteur. La folie en trouve tous les jours.

Reçois maintenant ce que je te dois, et je prends congé. « C'est une richesse que la pauvreté qui se règle sur la loi de la nature. » Voilà ce que répète Épicure de mille et mille manières ; mais on ne saurait assez redire ce qu'on ne peut assez retenir. Aux uns il suffit d'indiquer les remèdes ; à d'autres il faut les faire prendre de force.

LETTRE XXVIII.

Inutilité des voyages pour guérir l'esprit.

Il n'est arrivé, penses-tu, qu'à toi seul, et tu t'en étonnes comme d'une chose étrange, qu'un voyage si long et des pays si variés n'aient pu dissiper la tristesse et l'abattement de ton esprit. C'est d'âme qu'il faut changer, non de climat. Vainement tu as franchi la vaste mer ; vainement, comme dit notre Virgile.

Terre et cités ont fui loin de tes yeux,
tes vices te suivront, n'importe où tu aborderas. À un homme qui faisait la même plainte Socrate répondit : « Pourquoi t'étonner que tes courses lointaines ne te servent de rien ? C'est toujours toi que tu promènes. Tu as en croupe l'ennemi qui t'a chassé. » Quel bien la nouveauté des sites peut-elle faire en soi, et le spectacle des villes ou des campagnes ? Tu es ballotté, hélas ! en pure perte. Tu veux savoir pourquoi rien ne te soulage dans ta triste fuite ? Tu fuis avec toi. Dépose le fardeau de ton âme : jusque-là point de lieu qui te plaise. Ton état, songes-y, est celui de la prêtresse que Virgile introduit déjà exaltée et sous l'aiguillon, et toute remplie d'un souffle étranger :

*La prêtresse s'agite et tente, mais en vain,
De secouer le dieu qui fatigue son sein.*

Tu cours çà et là pour rejeter le faix qui te pèse ; et l'agitation même le rend plus insupportable. Ainsi sur un navire une charge immobile est moins lourde : celle qui roule par mouvements inégaux fait plus tôt chavirer le côté où elle porte. Tous tes efforts tournent contre toi, et chaque déplacement te nuit : tu secoues un malade. Mais, le mal

extirpé, toute migration ne te sera plus qu'agréable. Qu'on t'exile alors aux extrémités de la terre ; n'importe en quel coin de pays barbare on t'aura cantonné, tout séjour te sera hospitalier. Le point est de savoir quel tu arriveras, non sur quels bords : et c'est pourquoi notre âme ne doit s'attacher exclusivement à aucun lieu. Il faut vivre dans cette conviction : « Je ne suis pas né pour un seul coin du globe ; ma patrie c'est le monde entier. » Cela nettement conçu, tu ne serais plus surpris de ne point trouver d'allègement dans la diversité des pays où te pousse incessamment l'ennui de ce que tu vis d'abord ; le premier endroit t'aurait su plaire, si tu voyais en tous une patrie. Mais tu ne voyages pas, tu te fais errant et passif, et d'un lieu tu passes à un autre quand l'objet tant cherché par toi, le bonheur, est placé partout. Y a-t-il quelque part si bruyant pêle-mêle qu'au forum ? Là encore on peut vivre en paix, si l'on est contraint d'y loger. Mais si le choix m'est laissé libre, je fuirai bien loin l'aspect même et le voisinage du forum. Comme en effet les lieux malsains attaquent le plus ferme tempérament ; ainsi pour l'âme bien constituée, mais qui n'a point encore atteint ou recouvré toute sa vigueur, il est des choses peu salubres. Je ne pense point comme ceux qui s'élancent au milieu de la tourmente et qui, épris d'une vie tumultueuse, luttent quotidiennement d'un si grand courage contre les affaires et leurs difficultés. Le sage supporte ces choses, il ne les cherche pas : il préfère la paix à la mêlée. On ne gagne guère à s'être affranchi de ses vices, s'il faut guerroyer avec ceux d'autrui. « Trente tyrans, dis-tu, tenaient Socrate bloqué de toute part, et ils n'ont pu briser son courage. » Qu'importe le nombre des maîtres ? Il n'y a qu'une servitude ; et qui la brave, quelle que soit la foule des tyrans, est libre.

Il est temps de finir ma lettre, mais pas avant le port payé. « Le commencement du salut, c'est la connaissance de sa faute. » Excellente parole d'Épicure, à mon sens. Car si j'ignore que je fais mal, je ne désire pas me corriger ; et il faut se prendre en faute avant de s'amender. Certaines gens font gloire de leurs vices. Crois-tu qu'on songe le moins du monde à se guérir, quand on érige ses infirmités en vertus ? Donc, autant que tu pourras, prends-toi sur le fait : informe contre toi-même ; remplis d'abord l'office d'accusateur, puis de juge, enfin d'intercesseur, et sois quelquefois sans pitié.

LETTRE XXIX.

Des avis indiscrets. – Que le sage plaise à lui-même, non à la foule.

Tu me questionnes sur notre ami Marcellinus et tu veux savoir ce qu'il fait. Rarement il vient nous voir, et rien ne l'en empêche que la crainte d'entendre la vérité. De ce côté-là il est en sûreté : car la vérité ne doit se dire qu'à ceux qui veulent l'entendre. Aussi Diogène, et avec lui les autres cyniques qui usaient indistinctement de leur franc parler et faisaient des remontrances à tout venant, nous laissent en doute s'ils eurent raison d'agir ainsi. Que penser d'un homme qui réprimanderait un sourd, un muet de naissance ou par maladie ? « Pourquoi, dis-tu, être avare de paroles ? Elles ne coûtent rien. Je ne puis savoir si je rends service à l'homme que j'avertis : mais je sais que je rendrai service à quelqu'un, si j'en avertis plusieurs. Semons à pleine main : il ne se peut faire qu'on ne réussisse quelquefois quand on multiplie les essais. » Voilà, Lucilius, ce qu'à mon sens une âme élevée ne doit pas faire : elle énerverait son crédit et n'aurait plus assez d'influence sur ceux qu'en se prodiguant moins elle pourrait corriger. Ce n'est pas de temps à autre qu'un archer doit frapper le but, mais de temps à autre il le peut manquer. Il n'y a point d'art quand c'est le hasard qui amène le succès. La sagesse est un art : elle doit tendre au certain, choisir les âmes capables de progrès, quitter celles dont elle désespère, mais ne les pas quitter trop

vite, et lors même qu'elle perd l'espérance, tenter les suprêmes remèdes. Marcellinus, pour moi, n'est pas encore désespéré. On peut le sauver encore, à condition qu'on lui tende promptement la main. On risque, il est vrai, si on la lui tend, de se voir entraîné : car il y a dans cet homme une grande vigueur d'esprit, mais avec tendance vers le mal. Néanmoins je courrai ce risque : j'oserai lui dévoiler ses plaies. Il fera comme toujours, il s'armera de ces plaisanteries qui feraient rire l'affliction même ; il se moquera de lui d'abord, puis de nous : tout ce que j'ai à lui dire il le dira d'avance. Il fouillera dans nos écoles et objectera aux philosophes leurs salaires, leurs maîtresses, leur bonne chère, me montrera l'un en commerce adultère, l'autre à la taverne, un autre à la cour. Il me montrera le jovial philosophe Ariston dissertant en litière (car il s'était réservé ce moment pour produire sa doctrine), Ariston, sur la secte duquel on interrogeait Scaurus qui répondit : « À coup sûr il n'est pas péripatéticien. » Et Julius Græcinus, homme de mérite, sollicité de faire connaître son sentiment sur ce même philosophe : « Je ne sais qu'en dire, car j'ignore ce qu'il sait faire à pied ; » comme s'il s'agissait d'un gladiateur qui combat sur un char. Puis il me jettera à la tête ces charlatans qui, pour l'honneur de la philosophie, eussent mieux fait de la laisser là que d'en trafiquer. N'importe : je suis résolu à essayer ses brocards. Qu'il me fasse rire : peut-être le ferai-je pleurer ; ou, s'il persévère dans son rire, je me réjouirai, autant qu'on peut le faire auprès d'un malade, qu'il ait gagné une folie gaie. Mais cette gaieté-là ne tient guère ; observe bien : tu verras les mêmes hommes passer à très-peu d'intervalle de leurs accès de rire à des accès de rage. Je me suis proposé d'entreprendre Marcellinus et de lui faire voir qu'il valait beaucoup mieux, quand bien des gens l'estimaient moins. Si je n'extirpe point ses vices, j'arrêterai leurs progrès ; ils ne cesseront pas, mais auront leurs intermittences ; peut-être même cesseront-ils, si ces intermittences passent en habitude. Ce résultat n'est pas à dédaigner, car aux affections graves d'heureux moments de relâche tiennent lieu de santé. Tandis que je me prépare à cette cure, toi qui as force et intelligence, qui sais d'où et jusqu'où tu es parvenu, qui par là pressens à quelle hauteur tu dois monter encore, achève de régler tes mœurs, de relever ton courage, tiens bon contre les terreurs de la vie et ne considère pas le nombre de ceux qui t'inspirent la crainte. Ne serait-ce pas folie, dis-moi, de craindre la foule en un lieu où l'on ne passe qu'un à la fois ? De même il n'y a point accès en toi pour plus d'un meurtrier, bien que plusieurs te menacent. Ainsi la nature l'a réglé : un seul homme pourra t'arracher la vie, tout comme un seul te l'a donnée.

Si tu avais quelque discrétion, tu me ferais remise de mon dernier tribut : moi du moins je ne lésinerai pas sur un reliquat d'intérêt, et ce que je te dois le voici : « Jamais je n'ai voulu plaire au peuple ; ce que je sais n'est pas de son goût ; et ce qui serait de son goût, je ne le sais pas. » Qui a dit cela ? demandes-tu ; comme si tu ne connaissais plus qui je charge de payer pour moi ! C'est Épicure. Mais tous te crieront la même chose dans toutes les écoles : péripatéticiens, académiciens, stoïciens, cyniques. Est-il un homme, si la vertu lui plaît, qui puisse plaire au peuple ? C'est par de méchantes voies que s'obtient sa faveur : il faut se rendre semblable à lui : il ne t'approuve pas, s'il ne se reconnaît en toi. Or le plus important de beaucoup est le jugement de ta conscience, non l'opinion d'autrui. On ne se concilie que par de honteux moyens l'amour de ceux qui ont perdu toute honte. Mais quel bien devras-tu à cette philosophie tant vantée, si préférable à tous les arts et à toutes les choses de la vie ? Tu lui devras d'aimer mieux plaire à toi-même qu'à la foule, de peser les suffrages, non de les compter, de vivre sans crainte devant les dieux comme devant les hommes, de vaincre tes maux ou d'y mettre fin. Oui, si j'entendais autour de toi les acclamations du vulgaire, si ton apparition provoquait les cris de joie, les battements de mains, l'accueil bruyant qu'on décerne à des pantomimes, si les enfants et les femmes chantaient tes louanges par la ville, pourrais-je n'avoir pas pitié de toi, quand je sais quelle voie mène à cette popularité ?

LETTRE XXX.

Attendre la mort de pied ferme, à l'exemple de Bassus.

Je viens de voir Bassus Aufidius, excellent homme, battu en brèche par le temps contre lequel il lutte avec vigueur ; mais la charge devient trop forte pour qu'il se puisse relever ; la vieillesse est venue l'assaillir tout entière et de tout son poids. Tu sais qu'il fut toujours d'une complexion débile et appauvrie : longtemps il l'a maintenue et, pour dire plus vrai, rajustée : elle vient de manquer tout à coup. Quand l'eau s'infiltre dans un navire par une ou deux voies, on y remédie ; mais s'il s'entrouvre et cède en plusieurs endroits, si ses flancs éclatent de toutes parts, tout secours devient impossible : ainsi un corps vieillissant trouve des supports momentanés pour étayer sa décadence ; mais si le ruineux édifice se disjoint dans toute sa charpente ; si, quand on le soutient d'un côté, un autre se détache, il faut chercher par où faire retraite. Notre Bassus n'en garde pas moins tout l'enjouement de son esprit. C'est à la philosophie qu'il le doit : en présence de la mort il est gai : quel que soit son état physique, il est courageux et serein, et ne s'abandonne pas quand ses organes l'abandonnent. Un bon pilote tient encore la mer avec sa voile déchirée ; dégarni même de ses agrès, il radoube encore ces débris pour de nouvelles courses. Ainsi fait notre Bassus : il voit venir sa fin avec une sécurité d'esprit et de visage qui, s'il regardait de même celle d'autrui, passerait pour insensibilité. C'est une grande chose, Lucilius, et qui demande un long apprentissage, que de savoir, quand arrive l'heure inévitable, partir sans murmure. Aux autres causes de trépas se mêle encore de l'espérance. Une maladie cesse, un incendie se laisse éteindre ; un écroulement qui semblait devoir nous écraser, nous porte mollement jusqu'à terre ; le flot qui nous engloutissait nous rejette par cette même force d'absorption sains et saufs sur la rive ; le soldat a baissé son glaive devant la tête qu'il allait trancher ; mais plus d'espoir pour l'homme que la vieillesse traîne à la mort : auprès d'elle seule point d'intercession possible. C'est la plus douce mais aussi la plus longue façon de mourir. Bassus me semblait suivre ses propres obsèques et s'enterrer, et comme se survivre, et agir en sage qui se regrette sans faiblesse. Car la mort est son texte ordinaire ; et il met tous ses soins à nous persuader que s'il y a du dommage ou de la crainte à éprouver dans cette affaire, c'est la faute du mourant, non de la mort ; qu'il n'y a en elle rien de fâcheux, pas plus qu'après elle. Or on est aussi fou de craindre un dommage qui n'aura pas lieu qu'un coup qu'on ne sentira point. Peut-on croire qu'il nous arrivera de sentir ce par quoi nous ne sentons plus ? « Oui, dit-il, la mort est tellement exempte de tout mal, qu'elle l'est même de toute crainte de mal. »

Ces vérités, je le sais, se sont dites souvent, se rediront souvent encore ; mais elles ne m'ont jamais tant profité ni dans les livres, ni dans la bouche de gens qui blâmaient la crainte d'un mal dont ils se voyaient loin. Combien plus d'autorité prennent sur moi les discours d'un homme parlant de sa fin toute prochaine ! Et pour dire ce que je pense, je crois qu'on est plus ferme dans l'agonie qu'aux premières approches de la mort. Présente, elle donne aux âmes les moins exercées le courage de ne plus éviter l'inévitable. Ainsi le gladiateur qui dans toute la lutte fut le plus timide, tend la gorge à l'adversaire et y dirige le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas voisin, infaillible surtout, exige un courage aussi soutenu qu'énergique ; or il est rare et ne peut s'obtenir que du sage. Aussi avec quelle avidité je l'écoutais m'énoncer en quelque sorte son arrêt sur la mort et me révéler un mystère qu'il avait sondé de plus près ! Il aurait sur toi, j'imagine, plus de créance et plus de poids, le récit d'un homme revenu à la vie pour t'affirmer sur son expérience que la mort n'est nullement un mal. Quant aux approches de cette mort et aux angoisses qu'elle

apporte, qui peut mieux te les décrire que ceux qui furent avec elle en présence, qui la virent venir et lui ouvrirent leur porte ? Tu peux mettre Bassus de ce nombre : il a voulu nous désabuser. Craindre le trépas, nous dit-il, est aussi absurde qu'il le serait de craindre la vieillesse. Tout comme la vieillesse succède à un âge plus jeune, ainsi la mort à la vieillesse. C'est n'avoir pas voulu vivre que de ne vouloir pas mourir. La vie, en effet, nous fut donnée sous la condition de la mort : elle nous y achemine. Craindre de mourir est donc une folie : car on doit attendre le certain, le douteux seul s'appréhende. La mort est une égale et invincible nécessité pour tous. Qui peut se plaindre d'une fatalité dont nul n'est exempt ? La base première de l'équité c'est l'égalité. Mais il est superflu de justifier ici la nature qui n'a imposé à l'homme d'autre loi que la loi qu'elle subit elle-même. Tout ce qu'elle a formé elle le décompose, et le décompose pour former de nouveau. Mais l'homme assez heureux pour se voir doucement congédié par la vieillesse qui, au lieu de l'arracher tout d'un coup à la vie, l'en retire pas à pas, ne doit-il pas des actions de grâce à tous les dieux pour l'avoir conduit rassasié de jours jusques au repos si nécessaire à l'humanité, si agréable à la fatigue ? Tu vois des gens souhaiter la mort avec plus d'ardeur que les autres ne demandent la vie. Je ne sais lesquels à mon sens nous encouragent le plus, de ceux qui sollicitent la mort ou de ceux qui l'attendent gaiement et en paix ; chez les premiers, en effet, c'est parfois un transport furieux, un dépit soudain ; chez les seconds c'est le calme d'une décision ferme. On peut courir à la mort dans un accès de fureur contre elle ; mais nul ne l'accueille d'un front serein que celui qui, de longue main, s'y est disposé. Je l'avoue donc : j'ai multiplié mes visites chez cet homme qui m'est cher, et je l'ai fait pour plus d'un motif ; je voulais savoir si chaque fois je le trouverais le même, si avec ses forces physiques ne baisserait pas sa vigueur d'âme ; mais elle croissait visiblement, tout comme l'allégresse du coureur qui touche au septième stade et à la palme. Il disait, fidèle aux dogmes d'Épicure : « D'abord, j'ai l'espoir que le dernier soupir n'a rien de douloureux ; sinon, le mal est du moins un peu allégé par sa brièveté même : car point de longue douleur qui soit grande. Et puis je me représenterai, dans cette séparation même de l'âme et du corps, que si elle n'a pas lieu sans souffrance, après celle-là nulle autre douleur n'est possible. Ce dont je ne doute pas, au reste, c'est que l'âme du vieillard est sur le bord de ses lèvres, et qu'il ne lui faut pas grand effort pour s'arracher de sa prison. Le feu qui s'est pris à une matière solide ne peut être éteint que par l'eau et quelquefois par l'écroulement de ce qu'il dévore ; celui qui n'a plus d'aliments tombe de lui-même. »

C'est avec charme, Lucilius, que j'écoute ces paroles, non comme nouvelles, mais comme me mettant en présence de la crise réelle. – Quoi ! n'ai-je donc pas été témoin d'une foule de trépas volontaires ? – Oui, je l'ai été ; mais il a bien plus d'autorité sur moi l'homme qui se présente à la mort sans haine de la vie, l'homme qui l'accueille sans l'aller chercher. « Si nous la ressentons comme un tourment, disait-il, c'est notre faute : nous prenons l'alarme dès que nous la croyons proche de nous. Eh ! de qui n'est-elle pas proche ? Partout et toujours elle est là. Considérons donc, poursuivait-il, alors qu'une cause de mort quelconque semble venir à nous, combien d'autres sont plus voisines que nous ne craignons pas ! » Un homme était menacé de la mort par son ennemi : une indigestion la prévint. Si nous voulons démêler les motifs de nos frayeurs, nous les trouverons tout autres qu'ils ne semblent. Ce n'est pas la mort que l'on craint, c'est l'idée qu'on s'en fait ; car, par rapport à elle, nous sommes toujours à même distance, Oui, si elle est à craindre, elle l'est à chaque instant, car quel instant est privilégié contre elle ?

Mais je dois appréhender que de si longues lettres ne te semblent plus haïssables que la mort : c'est pourquoi je finis. Toi seulement, songe toujours à cette dernière heure pour ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

Dédaigner les vœux même de nos amis et l'opinion du vulgaire.

Je reconnais mon Lucilius : il commence à se montrer tel qu'il l'avait promis. Suis cet élan de l'âme vers tout ce qui fait sa richesse, en foulant aux pieds ce que le vulgaire appelle biens. Je ne te souhaite ni plus grand ni meilleur que tu n'aspirais à l'être. Tes plans furent jetés sur de larges assises ; remplis seulement la tâche que tu t'es faite, et mets en œuvre les matériaux que tu portes avec toi. En deux mots, tu feras sagement si tu te bouches les oreilles, non pas avec de la cire, c'est trop peu ; il faut quelque chose de plus ferme et de plus compacte que ce qu'Ulysse employa, dit-on, pour son équipage. Cette voix qu'il redoutait était séduisante, mais n'était pas celle de tout un peuple : la voix qu'il te faut redouter, ce n'est pas d'un seul écueil, c'est de tous les points du globe qu'elle t'assiège et retentit. Tu dois côtoyer plus d'une plage suspecte où la volupté tend ses pièges ; toute cité est à fuir : sois sourd pour ceux qui t'aiment le plus. Ils forment du meilleur cœur les plus funestes vœux ; et si tu veux être heureux, prie les dieux qu'ils ne t'envoient rien de ce qu'on te souhaite. Ce ne sont pas des biens que toutes ces choses dont on voudrait te voir comblé : il n'est qu'un bien qui donne et consolide la vie heureuse : être sûr de soi. Or celui-là ne peut nous échoir, si nous ne méprisons la fatigue et ne la mettons au rang de ce qui n'est ni bien, ni mal. Car il ne peut se faire qu'une chose soit tantôt mauvaise, tantôt bonne, tantôt légère et supportable, tantôt horrible à envisager. Ce n'est pas la fatigue qui est un bien ; où donc est le bien ? Dans le mépris de la fatigue. Aussi blâmerai-je toute activité sans but ; quant aux hommes qui se portent vers l'honnête, plus ils font effort, sans se laisser ni vaincre ni arrêter en leur chemin, plus je les admire et leur crie : « Redoublez de courage, faites provision de souffle et franchissez la montagne, s'il se peut, tout d'une haleine. La fatigue est l'aliment des fortes âmes. » Ne va donc pas, dans les vœux jadis formés par tes parents, choisir ce que tu voudras obtenir et souhaiter pour toi : et, après tout, un homme qui a traversé de si hauts postes doit rougir d'importuner encore les dieux. Qu'est-il besoin de vœux ? Fais-toi heureux toi-même ; et tu le seras, si tu reconnais pour vrais biens ceux qu'accompagne la vertu, et pour déshonnête tout ce à quoi la méchanceté s'allie. De même que sans un mélange de lumière il n'est rien de brillant, et rien de sombre s'il ne porte en soi ses ténèbres ou n'attire quelque obscurité : de même que sans l'auxiliaire du feu il n'est point de chaleur, et sans l'air point de froid ; ainsi l'honnête ou le honteux naissent de l'alliance de la vertu ou de la méchanceté.

Qu'est-ce donc que le bien ? La science. Qu'est-ce que le mal ? L'ignorance. L'homme éclairé dans l'art de vivre sait rejeter ou choisir, selon le temps. Mais il ne craint point ce qu'il rejette, il n'admire point ce qu'il choisit, s'il a l'âme grande et invincible. Je ne veux pas que la tienne fléchisse et s'abatte. Ne pas refuser le travail est trop peu : implor-le. « Mais quel est le travail frivole et superflu ? » Celui où t'appellent des motifs peu nobles. Il n'est pas mauvais par lui-même, pas plus que le travail consacré à de nobles choses, parce que c'est là proprement la patience de l'âme qui s'excite aux rudes et difficiles entreprises, qui se dit : « Pourquoi languir ? Est-ce à un homme à craindre les sueurs ? » Joins à l'amour du travail, pour que la vertu soit parfaite, une égalité de vie soutenue et conforme en tout à elle-même, accord impossible sans le bienfait de la science, sans la connaissance des choses divines et humaines. Voilà le souverain bien : sache le conquérir, et tu deviens le compagnon des dieux, non plus leur suppliant. « Comment, dis-tu, parvenir aussi haut ? » Ce n'est ni par l'Apennin ou l'Olympe, ni par les déserts de Candavie ; point de Syrtes, ni de Scylla, ni de Charybde à affronter, bien que tu aies traversé tout cela au prix

d'une chétive mission. Elle est sûre, elle est pleine de charmes, la route pour laquelle t'a approvisionné la nature. Soutenu de ses dons, si tu n'y es pas infidèle, tu t'élèveras au niveau de Dieu. Or ce niveau, ce n'est pas l'argent qui t'y place : Dieu ne possède rien ; ce n'est pas la prétexte : Dieu est nu ; ce n'est ni la renommée, ni l'ostentation de tes mérites, ni ta gloire au loin répandue chez les peuples : nul ne connaît Dieu, beaucoup en pensent mal et impunément ; ce n'est pas non plus cet essaim d'esclaves qui vont portant ta litière par la ville et dans tes voyages : ce Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres, porte lui-même l'univers. Ni la beauté ni la force ne sauraient faire ton bonheur : ni l'un ni l'autre ne résiste au temps. Il faut chercher ce qui ne se détériore pas de jour en jour, ce à quoi rien ne fait obstacle. Que sera-ce donc ? L'âme, mais l'âme dans sa droiture, sa bonté, sa grandeur. Peux-tu voir en elle autre chose qu'un Dieu qui s'est fait l'hôte d'un corps mortel ? Cette âme peut tomber dans un chevalier romain, comme dans un affranchi, comme dans un esclave. Qu'est-ce, en effet, qu'un chevalier, un affranchi, un esclave ? Qualifications créées par l'orgueil ou l'usurpation. On peut s'élever vers le ciel du lieu le plus infime : eh bien,

Qu'un élan généreux

Te transforme à ton tour en digne fils des dieux.

Mais se transformer ce n'est point reluire d'or et d'argent : on ne peut avec cette matière reproduire la ressemblance divine : songe qu'au temps où ils nous furent propices les dieux étaient d'argile.